

Chaque matin, s'éveiller en un point différent du vaste désert. Sortir de sa tente et se trouver dans la splendeur du matin vierge, détendre ses bras, s'étirer demi-nu dans l'air froid et pur ; sur un sable, enroulé sous son ban et draper ses voiles de laine blanche, se griser d'espace ; connaître au réveil, l'ivresse de seulement respirer et seulement vivre... Et puis partir, très haut monter le dromadaire éternellement marche qui va l'amble égal jusqu'au soir. Cheminer et avancer, cheminer, cheminer toujours, se penchant soi la tête poignée de coquillage, le long cou de la bête, qui fend l'air des oscillations de son de navire. Voir les stèles passer après les solitudes, l'oreille au silence, rien entendre, ni un cri d'oiseau, ni un bourdonnement proche, parce qu'il n'y a rien de vivant non plus... Après l'aube froide, tout de suite le soleil monte et brûle quatre heures de route du matin, marchant vers le sud avec la lumière en son sein sont les plus éblouissantes du jour. Ensuite, en un lieu tranquille choisi par notre guide, sous une tente légère et vite dressée, c'est la halte du midi, pendant laquelle la caravane plus nombreuse, plus lente, de nos Bédouins et de ses chameaux porteurs nous passe avec des cris de fête sauvage, et disparaît dans l'inconnu d'en avant. Puis, dans les dernières heures encore d'étape du soir, c'est enfin la bonne arrivée dans le lieu toujours imprévu du repos de nuit, c'est la joie simplement physique de retrouver sa tente, devant laquelle le dromadaire docile se repose en se coiffant de sa queue dans la journée dans des vallées profondes, entre d'étoilantes montagnes. Le soleil est morne, morne : c'est comme un grand éblouissement triste qui tombe du ciel. Sur le sable, les yeux fatigués, et les ombres des chameaux chancelantes, et comme si on les relève vers les montagnes lointaines, elles sont si noires par l'éclat de ces sables. Vers l'après-midi, nous sommes très haut, dans les vallées intérieures de la presqu'île ; alors, des escarpements nouveaux, tous côtés, et l'impression d'isolement devient plus puissante, à l'affirmation visible de son isolement. Et c'est une nouveauté presque Dans les lointains si limpides, qui paraissent beaucoup plus profonds que les lointains terrestres, des chaînes de montagnes s'enlèvent et se superposent en formes régulières, qui, depuis le commencement du monde, sont vierges de tout arrangement humain, avec des sommets secs et durs. Aucune végétation n'a jamais atténués. Elles sont d'un brun presque noir, d'un brun presque noir, dans leur fuite vers l'horizon, elles paraissent par leurs admirables vallées qui bleussent de plus en plus jusqu'à l'indigo pur des lointains extrêmes. Et tout est vide, silencieux et mort. C'est la splendeur des régions invariables, ce sont ces leurres éphémères, les forêts, les verdure ou les herbages ; c'est la splendeur de la matière presque éternelle, affranchie de toute instabilité de la vie, la splendeur logique d'avant les créations... Le soir, d'une nuit plus éloignée, nous découvrons une plaine sans bornes visibles, toute de sable et de pierre, tachetée de taches blanches, est inondée de lumière, brûlée de rayons du soleil couché là-bas, au-dessous de petites tentes blanches, figurent les habitations de pigmées au milieu de ce désert. Oh ! le coucher de soleil cette fois-là ! Jamais nous n'avions vu tant de lumière quand pour nous seuls autour de notre camp solitaire. Nos chameaux, qui font leur parade errante du soir, étrangement se tiennent comme toujours devant l'horizon vide, et l'or sur leurs têtes, sur leurs pans de leur longs cou, ils ont tout lisérés d'or. La plaine est d'or entièrement, les genêts et des bruyères d'or. La limpide nuit avec son silence... Et c'est à ce moment une impression d'effroi presque religieux que de

Jan. 25

3

Mentions légales

Directeur de publication/rédaction : Chris Giot

Comité de lecture : Clothilde Kerscaven, Loïc Leproust, Gaëlle Lapert

Correction : Camille Frémeau, Franck Dorso

Extrait de couverture : Pierre Loti, *Le Désert*

Restes est une revue fondée et animée par l'association **Revue Restes**, siégeant au 12 rue de la Goupillerie, 27290 Illeville-sur-Montfort.

Président de l'association : Chris Giot

ISSN (numérique) : 3037-9814

ISSN (papier) : 3073-7699

Retrouvez les précédents numéros, commandez, adhérez, faites un don sur <https://revuerestes.wordpress.com/>

Verbeux préambule

Extramuriens, extramuriennes, sympathisants de contrées littéraires plus riches et toutefois austères,

Un troisième numéro, déjà, le premier depuis le passage de notre revue au format papier. Passage que nous vous devons, chers lecteurs qui avez permis que la campagne de financement arrive à son terme. Un troisième numéro qui vient avec son lot de tentatives, de nouveautés et de défis :

Tentatives, d'abord : le rendu de la version imprimée nous a dirigé vers quelques modifications ; nous avons réduit la taille de police, considérant que cela nous permettrait d'intégrer davantage de textes. C'est vrai, puisque 12 textes garnissent ce numéro, contre 10 pour Restes #2. Parce que nous avons réduit la police, parce que, aussi, les textes de ce cru sont plus courts, le numéro 3 ne dépasse pas les 70 pages. Nous ne souhaitons pas ajouter davantage de textes pour le simple plaisir d'ajouter des pages. Et tant pis si cela va à l'encontre de notre objectif initial des 80 pages par numéro. Nous ajustons, petit à petit ; c'est bien la moindre des choses, pour qui chérit l'expérimentation !

Nouveautés, ensuite : nous vous appelons à participer à une toute fraîche rubrique, en fin de revue. Par ailleurs, les normands peuvent désormais trouver Restes à la librairie Mille Feuilles de Pont-Audemer. Vous connaissez une librairie, une bibliothèque susceptible de s'intéresser à nous ? N'hésitez pas à nous mettre en relation !

Défis, enfin : celui pour commencer de vous proposer un premier Hors-Série épais de fond et de forme ; les idées ne manquent pas et les textes non plus. Les textes, justement, nous parviennent de plus en plus nombreux, et c'est un autre défi : notre petite équipe de bénévole va s'agrandir peu à peu pour s'adapter à votre enthousiasme en mutation.

Et votre narrateur parle, parle, et vous retient de lire les talentueux auteurs qui suivent ; nous pouvons nous féliciter de couvrir ce projet, numéro après numéro, d'une véritable identité littéraire, une belle cape – ou une capeline –, sensible, cela va de soi, et revêche, un peu, et étrange, beaucoup. Découvrez-les, aimez-les, faites suivre, portez la revue sous le bras, en ville, devant tout le monde, dans un champ, devant personne, elle n'en a cure ; elle vous a vous, les *Happy Few* !

restes

Revue de l'extramuros

Sommaire

Hors cadre	7
André Hotte, <i>En Marge</i>	8
Textes	11
Alain Muller, <i>Déclaration universelle des droits de la poule</i>	12
Bénédicte Brun, <i>Les Accidents d'Alma</i>	20
Georges Pazilin, <i>La Suite de Frioul</i>	24
Dorothée Coll, <i>Le Narrateur</i>	32
Thomas Routoure, <i>46</i>	37
Swann Mayolle, <i>Cinabre</i>	39
Tristan Young, <i>Les Animaux sont là</i>	48
Camille Argiewicz, <i>Feedback</i>	50
Franck Dorso, <i>Rapport d'assurance</i>	54
Une lettre	59
Antonéus Blurp, <i>Seconde vague</i>	60
Bernard Barbarroux, <i>Correspondance</i>	61
Dire l'extramuros	63

Coupable : **André Hotte**
Titre : **En Marge**
Endroit : Canada

André Hotte est un ingénieur mécanique qui aime beaucoup lire de la science-fiction et du fantastique. Inspiré par les romans du *Seigneur des Anneaux*, de *Harry Potter*, du cycle de *Channur* et de la série *Fondation*, il aspire à partager ses propres récits de son imaginaire. Il réside à Sherbrooke dans la province du Québec, au Canada, accompagné de son chat Léo.
Lisez André [ici](#) et [là](#).

Hors Cadre

En marge

Vous reconnaissez ceci?
En effet, c'est la marge de cette page.
Plus précisément, il s'agit de sa marge gauche.
Et ici, la marge droite.
Cette dernière est peu utilisée en français.
Elle fait norme pour l'écrit arabe.

De ce côté,
en marge.
À part d'y inscrire
en rouge des notes,
des corrections
ou des erreurs,
c'est marginal.

Hop! Ce de ce côté vous êtes normal, standard, accepté.
Bizarre, habituel
excentrique, raisonnable
différent, naturel
inconventionnel, légitime
inacceptable ! « Que c'est odieux, vraiment... »

(très loin à droite)

Non, vous ne le voyez pas sur cette page,
c'est vraiment hors marge.
On préfère le nier.
(On ne le voit pas, alors il n'existe pas)

En marge, quelques exemples

Un poisson clown dans un banc de harengs.

Une nuit paisible percée par le chant d'un criquet.

Un coquelicot dans un champ de blé doré.

Dans une fissure de bitume, une pousse verte.

Un mouton blanc sur les flancs verts des alpages.

Une voie congestionnée de voitures traversée par un cycliste.

Une étoile filante traversant la Voie Lactée.

Sur une belle cravate, une tache de moutarde.

Un ballon rouge s'élevant dans un ciel bleu.

Une belle et chaude journée d'été surprise par une averse.

En marge,	un petit récit.
Un étranger rose fuchsia Kiev. destination. L'individu guerre spéciaux. louche argenté. le sigle curieuse « Priorité. » d'urgence pistolet L'agresseur frappant la marge tire de secours. la marge menottent. détention. volés. suspect comploté soupçons. taciturne. misanthrope. asocial machiavélique. à tort prison. en marge	se présente au guichet de la gare habillé d'un veston gris, d'une chemise et d'une cravate noire. Il demande un billet aller simple pour Surpris, l'agent lui demande poliment de répéter pour confirmer cette acquiesce de la tête. L'agent lui explique que c'est impossible puisque la fait rage dans ce pays. Seules les personnes autorisées y vont par convois De plus, aucun n'est planifié à court terme, lui précise-t-il. L'homme insère sa main sous son veston, en sort un étui et en retire un papier Il le déplie avec soin, le dépose sur le comptoir et pointe du doigt estampillé en rouge au bas de la page. Étonné, l'agent dévisage cette personne en fronçant les sourcils. Celui-ci lève le menton et lui dit : L'agent devient livide, il cherche à tâtons sous le comptoir le bouton tout en bégayant. Il se tait et s'immobilise à l'apparition d'un pointé près de son visage. lui fait un signe négatif de la main et le réprimande en le au visage. Il s'appuie sur le comptoir, y grimpe pour passer de vers la page. Il prend possession du guichet et de tous les billets, un coup vers le plafond et s'enfuit dans la commotion par la porte Il est resté un moment sur la page pour voler et est retourné dans pour disparaître. Les gendarmes se précipitent sur les lieux, saisissent le caissier et le Il objecte et clame son innocence. Il est accusé de complicité et mis en À son procès, la cour prétend qu'il sait où se trouvent les billets et l'argent Qu'il refuse de le dévoiler en prétendant qu'il ignore tout de ce qui a attaqué le guichet. Et que sa faible opposition démontre qu'il a pour élaborer ce plan. Des personnes viennent témoigner et confirment ces Son patron et ses collègues affirment qu'il est ponctuel, mais Ses voisins déclarent qu'il est un homme plutôt tranquille, mais Son avocat le défend sans enthousiasme, convaincu que cet homme et silencieux est le cerveau qui a échafaudé toute cette mise en scène Le caissier est désemparé. La justice délibère et le déclare coupable de complicité et d'entrave à la justice. Il est jeté en Cet homme pourtant innocent, toujours à la page, passe de la société pour y vivre une peine à perpétuité. Fin

Textes

Déclaration universelle des droits de la poule

Alain Muller

Tarn-et-Garonne (82)

Déclaration universelle des droits de la poule à proclamer sur la scène d'un théâtre biologique

Article premier

Toutes les poules naissent libres et égales en dignité et en droit. Elles jouissent des mêmes avantages et doivent agir les unes envers les autres dans un esprit bravache, sans crainte, intérêt ni raison.

Apparemment démunies de conscience, les poules ordinaires calqueront leur comportement sur les humains, par une confiance aveugle. En échange, ces derniers feront main basse sur la production d'œufs frais du jour, avec lesquels ils pourront fabriquer des omelettes en pagaille, des cakes aux lardons fumés ou des crèmes-desserts, en veux-tu en voilà.

Article 2

Chaque poule peut se prévaloir des droits et libertés proclamés dans la présente déclaration, sans distinction de race, de couleur de ses plumes ou de ses œufs, fussent-ils en or, d'orientation sexuelle, de religion, de tout ce qui concerne sa situation sociale ou son poulailler d'origine, la fortune liée à sa naissance ou aux éventuelles manipulations génétiques qu'elle aurait pu subir lors de sa conception. Aucune distinction ne sera faite sur les opinions politiques d'une poule, ni discrimination de statut selon sa provenance, la densité olfactive ou la taille de ses fientes. On lui demande simplement de tirer la chasse en sortant des lieux d'aisance et de bien astiquer la lunette. Le reste ne serait que caquetage inutile. Rien de sorcier.

Pendant ce temps-là, leurs amis coqs pourront parader devant la télécopieuse avec un café, faire mine de saluer la nouvelle femme

de ménage qui a l'air vraiment sympa, ou, avec une certaine méthodologie de circonstance, empathique, appliquée mais résolue, une à une, d'enculer les mouches. Rien ne dit encore qu'ils pourraient finir en cocote. Encore que !

De leur côté les humanoïdes se chargeront de la sécurité des poules, de leur entretien et de leur alimentation, en les cloîtrant dans un espace fermé par un grillage étanche, avec une porte en fer forgé munie d'un mot de passe.

Cependant, aucune d'entre nos poules ne pourrait être exilée dans un camp d'enfermement. À la tombée du jour et pour éviter la visite d'une bestiole enragée par la faim, elle sera protégée sous un abri de paille, avec de la mousse et un cache-nez. Un vigile sera sur place à temps partiel, payé au lance-pierre et dédommagé par une cannette de bière et un casse-croûte à la dinde aux marrons.

Article 3

Au titre de ses choix éclairés, toute poule pourra passer du coq à l'âne, avec une lanterne. À l'inverse pour l'âne, la gymnastique sera plus compliquée du fait de sa consommation excessive de biscuits apéritifs à la carotte ou en terrasse et parasol, tatouage d'aigle en mode attaque à l'épaule, lunettes noires et petits jaunes bien tassés, en cascade, à la grenadine.

Si une poule avait un âne comme compagnon pour lui grimper dessus, la charge mentale de l'organisation, du confort ou de l'entretien de la famille étant jugée trop lourde, le gouvernement proposerait un divorce, à l'amiable. En revanche, l'âne moderne aime les revanches, le monsieur délaissé pourrait éventuellement brouter ailleurs, se refaire la cerise et prendre soin de ses fabuleux bijoux de famille, sans nécessairement verser de pension alimentaire à ses anciennes administrées.

L'abandon du patriarcat, d'après le ministre des œufs à la coque, c'est comme pour la baisse du réchauffement de l'air chaud climatique, pas pour demain.

Article 4

Côté jardin, nulle poule ne sera soumise à l'esclavage ou à des traitements cruels, pas même à l'obligation d'engendrer un certain quota de poulets par cycle. Elle pourra porter plainte contre quiconque exercerait des pressions pour l'obliger à s'accoupler avec un mâle, sans consentement. De manière générale, chacune a droit à la reconnaissance de sa personnalité juridique, à la culture, à l'éducation et à son intégrité physique et morale. Côté cour en comités élus, nous trouvons souvent que les généralités n'ont pas besoin de faire de manières.

Article 5

Toute poule suspectée d'acte délictueux sera présumée innocente, jusqu'à la preuve de sa véritable culpabilité. Ses fautes de goût devront être démontrées pied à pied à l'occasion d'un procès équitable et juste. Toutes les garanties nécessaires à sa défense lui seraient assurées par un avocat choisi parmi les plus fins renards du barreau.

Dans cette déclaration, nous estimons qu'il est possible, sans tergiverser sur nos minables facultés, nos arrogances de capitaneat ou nos droits d'aînesse, qu'une poule voleuse de poule se fasse du renard un ami.

Toutefois, les membres de la cour pourront décider de sa mise en cuisson, sans appel ni ménagement, après avoir été dignement inscrite au chômage, décapitée à l'arme blanche, ébouillantée, plumée à vif et mise au pot, selon les arts anciens transmis par le bon roi Henri, du Béarn.

Article 6

Toute poule a le droit de gambader, de faire caca où ça lui chante et de choisir son perchoir, les moments de détente où elle peut s'adonner à ses loisirs préférés.

À partir de l'âge nubile, la poule aura vocation à fonder une famille, à couvrir et à mettre au monde un ou deux poussins à la fois ou séparément, quand bon lui semblera. Son accouplement ne pourra qu'être librement consenti, suite aux étreintes amoureuses qu'elle aurait pu subir à sa puberté, pour jouer le rôle de la poule dans un film ou à cause des injonctions du marché des prédateurs, sans risque pour son épanouissement, ses croyances ou sa libre pensée, en fonction du metteur en scène.

Les poussins nés dans cette ambiance, sans culpabilité qui ferait perdre du temps à leurs géniteurs, seront broyés en copeaux et purées, étalés en barquettes comme attendu par les procédures sanitaires de la grande distribution. Certains gendarmes, triés sur le volet de l'enclos, pourront suivre une formation de psychologue. Un stage de terrain sera proposé à ceux qui prônent que l'ordre public passe par la paix des ménages. Pas con, non ? Pendant ce temps-là les enfants de stars, tranquilles, feront carrière comme leurs parents.

Selon la tradition, les porcs seront balancés par la fenêtre ou le soupirail, mais les poules volontaires pourront participer au casting d'un jeu vidéo où seront mises en évidence leurs facultés à provoquer le coq, par des tenues légères. Sur les panneaux, la publicité pour les grosses bagnoles qui vont à trois-cents à l'heure sera valorisée, grâce à deux belles jantes en acier trempé, démarrage automatique

et levier de vitesse à portée de main. Chaque poule est une option. Le toit escamotable ouvrira directement l'offre commerciale sur une vue plongeante et rouge au bec, sur d'énormes nichons. Les coqs adorent ça, les options.

Après l'effet bof, dans tous les recoins, ils chercheront éperdument le waouh.

Ajoutons qu'aucun chacal ni canard boiteux ne serait autorisé à séjourner dans le parc sans passeport ni motif, mais avec ses certificats de vaccination à jour. Pour la grippe par exemple, les vieilles poules seront prioritaires dans la file d'attente. Le droit d'asile sera toléré pour d'autres volatiles en vadrouille, venus de l'étranger mais en période estivale seulement, et en nombre limité. Par contre, un élevage de trois-cent-cinquante-mille poules en cage de type studio pour étudiante ne dérangera personne.

Les gens du coin gaveront même les plus insolentes, sèches ou mouillées, pour les vendre ensuite au marché du gras. Tant qu'à faire, une fourchette d'experts sera recrutée pour étudier les courbes de cholestérol avec bienveillance et bestialité. Les autres patientes n'auront plus qu'à faire mine, comme si le problème venait toujours d'un pays lointain, aux pratiques obscures. En outre dans l'herbe, celles qui auraient trouvé une fourchette ou un cure-dent pourraient danser la polka ou le sirtaki. Elles seraient alors emplies de joie.

Article 7

N'importe quelle poule pourra croire au dieu qu'elle veut, mais sa crête devra rester visible et ne pas être voilée par un tissu. Dans la campagne, ses émotions divines lui appartiennent, et tout un chacun peut s'en glorifier pleinement.

Si le bonheur tombe du ciel en cascade, pourquoi ne pas le ramasser, en boire ?

Seules les périodes de carnaval ou d'animations proposées par le directoire permettront aux poules de se grimer ou se pintader.

Rabbins, curés ou imams, pâtres ou moines illuminés, en braies chiffonnées et pieds nus, pourront toujours entonner leurs homélies au micro et tenter de nous convaincre avec leurs discours de débiles mentaux, vestes ou culottes.

En toute circonstance, les poules resteront impassibles et fières, au volant de la Clio qui les ramènera au bercail en toute sécurité, quand les coqs préfèrent se bourrer la gueule et chasser la biche en forêt, avec une paire de jumelles.

En y allant par-là, vestes ou culottes, pour se déguiser, restent une alternative aux manteaux.

Article 8

Toute poule prétend à la santé, aux soins attentifs, à une alimentation saine et équilibrée ainsi qu'à un bon niveau de vie au grand air. En cas d'épidémie de scorbut aviaire, un traitement de cheval serait distribué aux poules autochtones. Celles qui ne s'en remettraient pas se verraient attribuer le même sort qu'à l'article 5 de la présente déclaration. Elles pourraient toujours galoper, jouer à saute-mouton ou préparer une ratatouille aux cèpes entre copines, en musique, pour danser, elles seraient ficelées par les pattes arrière et entreposées quarante minutes au four à deux-cent-vingt degrés, le cul bardé d'olives et d'herbes fines.

Le dimanche, préparer un bon repas en famille vous aide à comprendre qu'il serait éventuellement plus facile de faire les choses ensemble, sans ombrage aux immenses compétences des coquelets en matière de préparation culinaire. Après, une promenade ouverte à tous dans un poulailler virtuel, pour digérer, on pourrait suivre la même recette en semaine. Pas sûr, à voir.

Article 9

Toute poule bénéficiera du droit de vote, de manifestation ou de grève. Elle pourra s'opposer à toute espèce d'injonction, de prostitution ou d'injure, comme à toute forme de dépendance affective, de harcèlement ou de soumission. On lui demande seulement un peu de patience.

Les grilles de salaires seront analysées pour évaluer les différences en fonction des compétences et non des sexes, distributeur de grain par distributeur de grain. Attention, l'état d'ivresse sera fortement réprimé par des contrôles au radar. Les poulets adorent jouer à cache-cache derrière un buisson avec des jumelles. Par contre, pour les inégalités coq-poule, coûteuses et complexes à mettre en place, on verra plus tard. Pas le feu.

Article 10

À cinq heures, une fois récupérés les mômes à l'école, il faudra que chaque mère-poule anime le goûter de la basse-cour, qu'elle se farcisse les devoirs en algèbre ou en latin de l'aîné et qu'elle aspire la salle à manger pour évacuer les miettes. Il serait aussi de bon ton qu'elle repassât les slips de son mari et lui préparât une chemise, des chaussettes et un froc mauve, le tout assorti au goût du client. Une cravate correspondant à l'allure de son mec serait appréciée par ses collègues et donnerait à sa personnalité, comment dire, un discret signal d'elle-même en clin d'œil, se dit-elle en gloussant, quand il négociera l'avenir des zoos, des cirques, ou de l'image qu'elle se fait

de la minable destinée de sa progéniture. Un petit coup de brosse au tapis de la piaule serait apprécié pour enlever les pilosités anales affalées sur la moquette, ou les vestiges de crème fouettée astucieusement échouée sur la couette en plumes de synthèse. Certaines d'entre elles, de visu, avaient largement atteint la date de péremption depuis la Saint-Glinglin. Mais une bonne petite poule rousse, qu'on se rassure, est une technicienne du bien-être, des surfaces et de la bienveillance au plumard. La preuve, elle a toujours un dé à coudre sur elle, avec une aiguille tout enfilée.

La nuit de son ami Valentin, avec un serpent vivace et fier, il fera vibrer le baldaquin pour l'envoyer en l'air. Il fera cette chose sans nécessairement se prendre le chou, au cas où elle s'abandonnerait aux charmes des épiciers, des sophrologues ou des marchands de rêves. Demain mercredi sera jour de relâche pour les élèves, mais pas encore pour elle. Les mâles dominants ont une réunion importante entre coqs, c'est la priorité. L'après-midi, elle devra cavalier entre la danse et le foot, sans oublier un coup de serpillère dans la cuisine et de chiffon sur la cheminée, précédant la cuisson d'un gratin d'endives au jambon d'York, épicé d'un brin d'on ne sait quoi. Papa sera content. Épuisé, il aura une faim de loup.

Jeudi au lever du soleil, aquagym avec ses collègues filles, tri des déchets en bacs jaunes et plein chez Leclerc en enfilade, juste avant la sortie des écoles et un retour dare-dare au poulailler pour remplir les mangeoires, doucher les plus jeunes dindons de la farce et se maquiller un peu, pour dissiper ses doutes. Vite fait, elle se refile un coup de vernis sur ses ongles du bas. Debout elle n'aura que deux pattes, ce qui lui permettra de tenir tête. À la fin, faudra vider la couche du petit dernier, lui enfiler son pyjama et lui servir un bibi. Allez hop-là. Entre deux, elle se baladera cinq minutes à la fenêtre, la clope au bec.

- Faut bien participer aux charges matérielles et mentales du couple, se rabâchera-t-elle. Demain je bosse.

Article 11

Il n'a pas été pertinent d'évoquer un sujet lié à ce numéro. Ce serait absurde. Par contre, les poules ont parfois besoin qu'on leur foute la paix, à défaut de leur faire correctement la cour. Vivre au sec avec chauffage et latrines, pour une poule avec petiots et marmailles, indiffère la filière abstraite de la politique ou des syndicats d'éleveurs. Dans l'agriculture par exemple, on adore collectionner les pneus pour les entasser sur les ronds-points. Ça fait genre. Une poule avale n'importe quoi, du moment qu'on lui file à bouffer.

Cette déclaration ne ressemblerait à rien si nous n'aimions pas nous moquer de la bêtise humaine, comme de la connerie des rois de

Sardaigne ou de Russie, généralement élus comme pachas, à l'unanimité.

Article 12

Un jour ou l'autre, chaque poule recevra une convocation personnalisée pour la visite médicale annuelle des volailles à risque, mais gratuite. Ce protocole lui garantira une santé de fer. Le médecin du travail la recevra dans son cabinet ou dans une alcôve aménagée. Il remerciera chaudement sa patientèle de se présenter avec une burette d'urine fraîche du matin, dite du premier jet, en tenue adaptée au massage thérapeutique, non couverte de vêtements à plumes, mais à poils. Il auscultera chaque poule de pied en cap, tâtera ses organes les plus mignons ainsi que ses glandes ventrales et ses petits filets, pour les évaluer. Au bas mot, si une intervention urgente s'imposait, un rendez-vous serait pris sur le champ avec un spécialiste. Tout n'est pas remboursé.

D'ailleurs, lors des consultations prévues sur le parcours de santé, on voit clairement que celles qui sont nourries au grain et fument des gitanes-maïs ont les dents jaunes, les cheveux gras et une haleine de lièvre.

Article 13

Nous avons déjà dit que nous étions totalement opposés à la réforme et aujourd'hui, nous le redisons avec force, ... ça - su - ffit !

Cependant, toute adorable poule appartenant à un domaine d'élevage collectif se verra attribuer un numéro pour faciliter l'observation de ses habitudes et faire prévention des risques liés à différentes calamités. Depuis son portable, elle n'aura plus qu'à télécharger un algorithme en forme de petit cœur très rigolo, en passant par un hologramme en trompe-l'œil et grise mine. Un clic suffit.

Cet article est véritablement essentiel.

Toute poule en règle pourra s'inscrire dans un groupe d'échanges pour caqueter, ou même pour ne rien faire de concret, les mecs s'en fichent. Chacune d'elles pourra vivre perchée où elle veut, au sommet d'un tas de bois ou derrière un bureau pour écrire des chiffres, sur un clavier de chiffres. Vers la fin de sa carrière, affalée sur un canapé, elle fera plein de sudokus.

Article 14

Pour les pondeuses à la retraite, qui n'auraient plus la possibilité de faire des œufs au nid, une augmentation des cotisations de leur mutuelle complémentaire est prévue dans la présente

déclaration. Le but est de protéger les générations futures des températures insupportables qui vont augmenter progressivement dans les poulaillers aux normes européennes, par des brumisateurs électroniques à reconnaissance faciale. La fournaise ayant été identifiée comme un facteur de risque, nous mettrons tout en œuvre pour prendre des mesures, et patati.

C'est la raison pour laquelle tous les contrats se voient appliquer une taxe supplémentaire, dans un contexte que nous savons particulièrement difficile pour le pouvoir d'achat des poulettes les plus démunies. Nous allons y remédier par un calendrier négocié avec les organisations représentatives, et patata.

De leur côté, nos amis coqs s'en battent les flancs en neige, à défaut de monter au créneau ou au sommet d'une île flottante. Dans cet esprit de solidarité envers les plus anciennes, les tarifs seront ajustés en fonction des trous dans le froc de la sécu, des répercussions de la crise du pétrole Hahn ou du manque d'eau douce. Une mangeoire abondamment garnie de quignons et foin secs de la veille sera changée chaque matin, par le personnel en surchauffe. Une aide personnalisée sera fournie pour faire le pieu au carré, ratisser l'enclos de glyphosate et faire cot-cot-cot en atelier d'expression.

Pour la dignité, attendons encore un peu.

Article 15

Bientôt, nous n'aurons plus qu'à choisir entre l'intelligence artificielle ou l'idiotie la plus naturelle du genre humain.

Comme tout un chacun mais sans garantie de réussite, les poules revendiqueront le privilège de s'épanouir en paix. Et si ça leur chante sur un mur, elles pourront même picorer du pain frais.

Là, j'ai encore du chemin à faire.

Picoti picota lève la queue et puis s'en va.

Dans le cadre de nos recherches pour atteindre l'égalité entre les hommes et les femmes, ce bref pamphlet politique et trivial, voire un peu perché sur les bords, pourrait remettre les pendules à l'heure. Il conviendra de nous moquer de nous-mêmes et de rire jaune au sujet de nos bestialités, en comblant un vide dans nos modes de vie, nos travers humains ou nos conventions éternelles.
Picorons.

Les Accidents d'Alma

Bénédicte Brun

Maine-et-Loire (49)

Alma est animée ce soir. Quelque chose a troublé sa raideur habituelle, mais on ne sait pas ce que c'est. On suppose une chose invisible, sans quoi elle l'aurait remarquée et évitée. Une chose vivante aussi, avec du souffle. Ce matin, pourtant, rien n'indiquait un quelconque changement. Après sa douche, Alma a endossé avec soin les vêtements préparés la veille sur la chaise. Dans le bon ordre, pour ne pas chiffonner. Elle a déjeuné d'une tasse de thé – sans sucre – et d'une biscotte – sans beurre, naturellement. Puis elle a aligné tous les rituels quotidiens qui lui tiennent lieu de rêverie. Pauvre Alma. Tellement sans charme, tellement terne. Le soir, Alma prend des somnifères qui la catapultent jusqu'au matin, comme si la nuit n'avait pas d'épaisseur, comme si la nuit n'était pas un pont.

La journée fut une suite d'accidents qui résultèrent, ou pas, des intentions d'Alma.

En soirée, on fête l'anniversaire de Laurent, du service qualité. Dans l'entreprise, on trouve toujours une bonne raison de festoyer. Les chefs pensent que ça fédère les employés et ils nous prêtent les locaux. Et puis, comme on fabrique des pots d'échappement, eh bien, ça les amuse, justement, de faire des pots. Pour rigoler, nous, on appelle ça « les pots de la soudure ». Ici, on aime rire, de tout et n'importe quoi. Sauf Alma qui est toujours sérieuse. On l'invite quand même, aucune raison de ne pas le faire, ce n'est pas comme si c'était quelqu'un de désagréable, ou querelleur. Et puis, tonifiée au thé, elle exécute spontanément les corvées de fin de soirée ; les locaux sont astiqués à fond, la moindre trace de nos débordements est pourchassée et détruite. Pour les chefs, ça compte. Cette fois la fête a lieu dans l'open space du service commercial. C'est la fin du mois et on est tous un peu fauchés, alors chacun amène un petit quelque chose à manger ou à boire, et on partage. Sauf Yannique qui est allergique à tout et a sa propre gamelle.

À 17 heures, Alma est rentrée chez elle sous le coup d'une vive émotion à laquelle rien ne l'avait préparée. Ses pensées voletaient en tous sens et narguaient sa volonté. Il est sans doute utile de préciser à ce stade qu'Alma vient de s'éprendre de Dereck, le nouveau du service commercial. Et comme cela ne lui est jamais arrivé auparavant, eh bien, ça prend des proportions. Comme au foyer, dans le temps. Le plus souvent résignée, voire morne, elle avait des emballements de tornade quand ça la prenait. Tenez, un jour, elle a

déchiqueté son écharpe préférée au prétexte qu'une fille qu'elle n'aimait pas l'avait tripotée.

Alma est agitée, un frisson lui zèbre le corps et elle bouillonne comme une mauvaise soupe. Elle a l'impression de s'être égarée dans le corps d'une autre, électrique comme un torrent. Elle appelle au secours la voix de G., l'éducatrice du foyer – reprends-toi, Alma. Pour tromper le chaos, elle se met à javelliser le plan de travail de sa cuisine.

C'est là que l'idée surgit comme un miracle ou un accident. Un coup de frein tardif, et c'est le choc : crissement de roues, bruit du verre qui explose, et l'irréversible. La question d'Alma – car toute idée, n'est-ce pas, est réponse à une question, formulée ou non – touchait à la manière de dévoiler à Dereck ses sentiments. Alors, pour la soirée, Alma a confectionné des madeleines et glissé dans l'une d'elles la fève préférée de sa collection, une médaille large et lisse. C'est ça, l'idée. Le repiquage à l'identique d'un morceau de conte pour fillettes. Alma, on le perçoit, ne sait pas transformer. Puis elle a poudré son visage rond, embué son regard d'une trace bleutée. Sur les lèvres, rien.

Derek est beau. Depuis son arrivée, Alma est aimantée par un détail, une mèche en accroche-cœur sur le front qui boucle exactement comme la crinière de son petit cheval en peluche, au foyer. Même s'il n'était pas vivant – parce qu'il n'était pas vivant ? – Alma lui racontait à l'oreille les petites histoires, les conflits, les peurs. Elle a grandi Alma et n'a plus peur maintenant. Le plus souvent.

Dereck a l'œil qui rit, il voit le côté drôle des choses et des gens. À la pause, il est toujours très entouré. Et ça parle fort, et ça frétille, et ça rigole. Alma se tient un peu en retrait, près de l'évier. Lorsqu'il tente d'attirer son attention – l'Irrésistible ne laisse personne de côté – elle sourit en silence et se réfugie dans la vaisselle. Finalement, ça tourne, Alma trouve sa petite routine.

Lorsqu'elle est entrée ce midi dans la salle de pause, il était déjà là, seul. D'habitude, Alma prend soin d'arriver la première. Apprivoise l'espace tant qu'il est vide. Là, elle s'est figée. Mais très gentiment, Dereck lui a versé un café et posé des questions sur sa vie. C'était la première fois qu'on discutait avec elle, comme si c'était une vraie personne. ça l'a dilatée, Alma. Elle a siroté le café, alors qu'elle n'aime pas ça. Celui-là était particulièrement mauvais, elle s'est dit qu'il ne savait pas faire le café. Quand Dereck lui a révélé le pot aux roses, le sel dans le café, elle a dit oh, je n'avais pas compris, et elle a ri en se forçant un peu. Le rire ne vient pas à Alma facilement. Mais c'est le genre de choses que fait Dereck. Sa blague à plat, il a regardé Alma d'une drôle de façon. C'est à ce moment que l'amour a percuté Alma. Plus tard, c'est aussi pour ça qu'elle a eu

l'idée de la fève. Quelque chose caché dans quelque chose d'autre, comme une blague dans un café ou des sentiments dans une personne. Hypnotisée, elle s'est mise à parler sans s'arrêter, du foyer, de madame G., du cheval en peluche. Elle a remarqué que Dereck jetait son regard très vite un peu partout comme un oiseau piégé. Alma a pensé qu'il était victime du même accident qu'elle.

L'heure a tourné. Alma a longuement réfléchi à un problème technique épineux : comment faire en sorte que ce soit Dereck qui hérite de sa madeleine. Elle se donne une mission pour la soirée, elle fera des petites assiettes pour chacun, avec un assortiment. Sur la madeleine de Dereck, elle trace une fine spirale au couteau. C'est assez réussi. En revanche, Alma n'a pas pensé à ce qui allait se passer après, quand Dereck aura trouvé la fève. Son imagination ne va pas jusque-là.

Le soir est venu, alors, c'est bien normal, Alma s'inquiète un peu. Elle se sent ondulante, comme une de ces algues de rivière qui emprisonnent les poissons. Zigzague de l'un à l'autre avec les assiettes panachées tandis que les verres tournoient et les joues rougeoient. Dereck n'arrive pas, ce qui l'inquiète. Elle a déjà dû défendre la madeleine contre Candice, qui a voulu s'en emparer au prétexte qu'elle était plus jolie que les autres. Alma a été ferme. De toute façon, Candice a toujours ce qu'elle veut, ce qui n'est pas juste.

Au moment exact où Dereck arrive, Candice vient de renverser son vin sur le gâteau de Lysiane, et ça fait une tache en forme de cœur. Candice s'étrangle de rire. Lysiane dit mince, Alma dit qu'elle va aller chercher de l'essuie-tout. Elle se tortille pour regarder Dereck qui avance dans la salle d'un pas souple, les yeux brillants et le sourire conquérant. Sa mèche tressaute sur son front. Alma se précipite vers lui avec l'Assiette, puis se rue dans la cuisine en quête, donc, d'essuie-tout. On se demande bien pour quoi faire d'ailleurs. Parfois on se dit qu'elle n'a pas toute sa tête, Alma. Opinion que Lysiane ne semble pas partager puisqu'elle remercie : super idée, Alma. Puis Lysiane tamponne les bords de son assiette. Elle est gentille, Lysiane. Même si Alma ne comprend pas pourquoi elle n'aime pas Dereck.

Maintenant, Alma ne quitte plus Dereck des yeux. Et Dereck ne quitte pas Candice des yeux. Candice se dandine vers Dereck. Alma se sent mal. Quelque chose tombe à grand fracas, lourdement, pesamment, comme une pierre... elle aussi, elle tombe elle tombe et ne sait pas quand elle atteindra le sol, elle ne sait même plus s'il y a un sol et si ça va s'arrêter. Tout ça c'est dans sa tête, puisqu'un observateur ne remarquerait rien de précis. Une légère pétrification, peut-être. Mais c'est une soirée très animée, qui bat son plein, comme on dit, son plein de cris et d'oubli. Si bien qu'il n'y a plus d'observateur.

Alma ne remarque pas que Dereck croque son gâteau, tout en riant avec Candice de cette décoration naïve – on dirait qu’Alma se lâche ... on va rire ... vraiment trop ... – Alma émerge brutalement dans des cris précipités, juste à temps pour voir Dereck les mains à la gorge, violet, suffoquant, qui la regarde avec une indicible perplexité avant de s’écrouler raide mort.

Évidemment.

Bénédicte Brun est née en 1969. La lecture, vorace et éclectique, l’accompagne depuis toujours. L’écriture s’est insinuée en parallèle au fil des ans pour devenir un chantier aussi désordonné que nécessaire. Elle commence à prendre au sérieux ses écrits et s’aventure à les diffuser. Parfois. Elle a publié en 2018 dans un ouvrage collectif issu d’un atelier de François Bon : *Je vous parlerai d’une autre nuit*, chez Tiers Livre
Retrouvez-là sur [l’Inventaire](#) sous le pseudo de Déneb.

La Suite de Frioul

Georges Pazilin

Rhône (69)

Mai 2023 (34 ans).

Il s'agit d'une rambarde constituée de deux pieds métalliques verticaux, plantés à une profondeur d'un mètre certainement et fixés par un bloc de béton. Un tube horizontal relie les sommets des deux verticaux par des soudures en arc de cercle. Cette rambarde-là est située au point culminant de l'île de Ratonneau dans l'archipel du Frioul. Appuyé contre elle, on voit une partie du port, les mâts des bateaux et peut-être quelques bars-restaurants saisonniers. En face, l'île d'If, son château, ses tours et son phare. À gauche, Marseille et Notre-Dame de la Garde, les massifs qui les dominent. Dans notre dos, le chemin de randonnée, le calcaire, la végétation protégée, un chemin, un autre, une falaise et en contre-bas une plage et la Méditerranée, d'abord turquoise puis bleu-bleu. Au-dessus, les goélands et encore au-dessus les avions et encore au-dessus le ciel, le soleil et puis plus rien.

Cette rambarde n'a pas toujours été là. Elle comporte des sections plus brillantes, côté chemin, et une trace produite par la boucle de ceinture de Pascal. Pascal venait de la Loire et il photographiait sa seconde femme. Il y a aussi eu Alessandro qui a griffé la rambarde avec le caillou le plus pointu du monde. Aujourd'hui, il y a Aurélie, un Cavalier King Charles de trois ans qui découvre la rambarde par le flanc.

Avant d'arriver là, Aurélie est sortie d'un appartement situé sur les pentes de Lyon. Elle a pris un métro orange, un métro rouge et un métro bleu et puis un TGV à Gare Part-Dieu. Elle s'est ensuite endormie sur les jambes d'Elma et Everest puis elle s'est réveillée. Elma et Everest se sont concertés et ils ont fini par lui donner discrètement des petites chips à grignoter. Arrivée sur le parvis de la gare Saint-Charles, Everest lui a mis une laisse et toute la famille est descendue dans une location du quartier du Panier. Sur les murs on pouvait lire qu'il fallait mettre Airbnb dehors. Aurélie n'a pas compris, Elma et Everest ont culpabilisé et puis ils se sont rassurés en se promettant de consommer local. Le lendemain matin, Aurélie a découvert le Vieux-Port et un spectacle de rue en attendant le bateau de la RTM (Régie des Transports Métropolitains). Elle n'a pas payé

pour embarquer, ni pour visiter le château d'If. Elle a croisé un groupe d'enfants avec des casquettes rouges à qui Everest a dit hola chicos. Depuis les bras d'Elma, Aurélie a vu les graffitis des bagnards dans les pierres mais elle n'a pas pu lire les panneaux sur le comte de Monte-Cristo. Elle n'a pas salué l'équipage du bateau menant les touristes d'If à Ratonneau mais elle a regardé dans la direction d'Everest quand il a taquiné Elma sur les compliments du capitaine. En descendant du bateau, Aurélie a profité d'un bol d'eau proposé par le bistrotier du Pub Marina. Elle a ensuite enfoui le museau dans un massif d'astragale le long du sentier qui la menait vers le sommet. Everest l'a prise dans ses bras sur les parties escarpées, tenue en laisse sur les sections fréquentées puis détachée au moment du panorama, Aurélie a aboyé les goélands qui nichent sur les rebords des falaises et attiré ceux qui veillent dans le ciel, leur vol a effrayé tout le monde et fait tomber Everest de la rambarde. Il faut imaginer cette page s'embuer de rouge du haut vers le bas.

Mai 2024 (35 ans).

Elle revient en prenant le TGV et elle s'interroge sur ses lunettes de soleil. Est-ce que c'est trop cliché ? Une personne ayant perdu son copain peut-elle porter des lunettes de soleil et regarder le paysage défiler par la fenêtre d'un TGV ? Est-ce qu'une veuve avec des lunettes de soleil peut regarder une fenêtre qui porte une étiquette demandant justement aux passagers de prendre le temps de regarder le paysage ? Aurélie est là aussi. Elles sont assises au second étage de la rame et occupent deux carrés silencieux avec la famille et les amis qui accompagnent le pèlerinage à la rambarde de l'archipel du Frioul et archipel est un mot magnifique. Et il fait beau sur l'archipel et Elma pleure des larmes chaudes dans l'archipel. Elma se dirige vers le port, bras dessus, bras dessous avec sa maman et Aurélie ne comprend rien aux tragédies et elles arrivent dans un bar et Elma mange une crêpe avec du beurre et du sucre et elle ne fume pas de cigarette et la troupe paye pour cette crêpe et la tournée de cafés. Tout le monde se dit que c'est très cher, même pour de la moyenne saison et on passe à côté du village vacances et le cousin dit que c'est moche et tout le monde rigole et Aurélie pisse. On finit par aller voir la plage et on se dit qu'elle est belle et on emprunte le chemin qui mène vers le sommet. On monte et la meilleure copine prend la main d'Elma et elles marchent comme ça et Elma se gratte le bout du nez et les goélands sont dans le ciel mais elle s'en fout et tout le monde est là sauf la rambarde.

Mai 2026 (37 ans).

Elma connaît bien le chemin : trois métros, une gare, un TGV, une autre gare, un autre métro, un bateau. Cette fois-ci elle est accompagnée de la meilleure copine et d'Aurélie qui a un peu grossi. Elma arrive pour une enquête alors avant de commander quelque chose au Pub Marina elle montre une photo récupérée dans l'album d'internet d'un homme qui se prénomme Pascal.

Avez-vous déjà vu cette rambarde ? Pardon ? Avez-vous déjà vu cette rambarde ? Il ne comprend pas, il rigole, il prend la photo. Mon copain est mort il y a deux ans et elle était là. Oh, mince. C'est une photo que j'ai récupérée sur l'album d'internet de quelqu'un et je suis sûre que c'est elle. Ben... Quoi ? Ben j'en sais rien moi, c'est une barrière quoi. Il est gêné. Des barrières, y en a plein ici, y en a plein partout. Elle fronce. Mais oui votre photo elle a l'air d'avoir été prise ici, après à savoir si c'est une barrière que je connais... Ce que je peux vous dire c'est que oui c'est un peu le même genre de barrière que celles qu'on a sur l'île quoi. Non mais ça je sais bien et puis c'est une rambarde, pas une barrière ; une barrière, c'est pas la même chose enfin c'est légèrement différent, bref je vous parle de cette rambarde-là, précisément, est-ce que vous l'avez déjà vue ? J'en sais rien moi mais pourquoi vous voulez savoir ça ? Elle fronce encore. J'en sais vraiment rien de rien, après je peux demander derrière. Elle défronce. Je vais leur demander mais ils vont vous dire la même chose que moi. Elle regarde un bateau. Je reviens avec quelque chose ? Quoi ? Je vous mets quelque chose à boire ? Un café, une boisson, une crêpe ? Un perrier s'il vous plaît. On a pas de Perrier, on a de la Badoit rouge ou de la Badoit verte, les grosses bulles ou les petites bulles. Une rouge. Et pour vous madame ? Un Coca. Et le petit chien là, je lui amène quelque chose ? Vous voulez dire pour Aurélie ? Han, c'est drôle c'est le prénom de quelqu'un que je connais. Juste un bol d'eau et des chips. Je lui mets les chips dans un bol aussi ? Non, vous pouvez lui donner le paquet et elle se débrouille. Avec ses petites pattes ? Oui c'est ça avec ses petites mains de chien. Je vous amène ça et je leur montre la photo.

La Badoit verte, le Coca de madame, le bol d'eau et les chips. J'avais commandé une badoit rouge. Que voulez-vous, les grosses bulles sont parties. Tenez votre photo. Mais vous l'avez toute froissée enfin ! Désolé, il y avait un peu d'eau sur le comptoir. Mais ce n'est pas la mienne, je l'ai prise sur son album d'internet de quelqu'un ! Désolé madame, de toute façon avec ce soleil, ça va sécher. Si vous le dites. Et les collègues, ils disent la même chose que moi, votre barrière, votre rambarde, vous la retrouverez pas. Les rambardes, ça-va-ça-vient, surtout sur les îles. Elle fronce. Putain.

Mai 2030 (41 ans).

Take risks, trust yourself and your dreams will come true. C'est ce que dit la chemise devant elle dans la file d'attente des toilettes. Elma descend du TGV sans sa meilleure copine (qui n'est plus sa meilleure copine) et sans Aurélie (qui est morte – mais ça va elle n'y pense plus car cela fait déjà deux ans). Elma a arrêté son enquête quelques mois après sa dernière venue. Elle vient juste à Ratonneau pour déposer une petite fleur comme on le fait parfois le long des routes pour les motards. Elle enlève ses écouteurs, elle les met dans son sac, elle commence à marcher. D'abord prendre la route moche qui longe le village vacances. Han, ils ont rafraîchi les façades mais ça fait toujours aussi sale. Ils laissent toujours leurs poubelles le long de l'hôtel, c'est dégueu. Les gens doivent le dire sur google. Quatre étoiles. Ils ont dû se mettre des étoiles eux-mêmes. Quatorze avis. La moins bonne note : trois. Oh mon petit Everest.

Elma quitte enfin la route moche et monte avec sa fleur à la main. Elle monte encore. Elle monte. Elle.

Elle retire ses lunettes. C'est une rambarde toute brillante avec des filins métalliques. Ils l'ont encore changée. Elma sort son téléphone et commence à photographier la rambarde. Elle en prend d'abord une de face en se mettant le plus loin possible sur le chemin. Elle en prend une deuxième et une troisième, toujours de face mais en se rapprochant un peu à chaque fois. Elle s'écarte ensuite sur la gauche et photographie la rambarde de biais. Elle fait pareil sur la droite. Elle met le téléphone dans sa poche arrière et regarde la rambarde avec les mains sur les hanches puis elle se rapproche. Elle passe la main dessus et s'arrête sur une petite rayure qu'elle gratte du bout de l'ongle. Elle sort son téléphone, ouvre l'appareil photo et touche à l'endroit de la rayure sur l'écran pour bien faire la mise au point. Elle se recule parce qu'elle était trop proche. Elle en prend quatre comme ça. Elle passe la main sur le filin supérieur et appuie dessus avec la paume pour en éprouver l'élasticité. Elma s'accroupit et prend une nouvelle photo du filin pour bien voir les fibres mais ça ne rend rien. Elle balaie avec sa semelle l'endroit où le tube métallique s'enfonce dans le sol et prend une nouvelle photo. En balayant encore un peu on voit se dégager un petit bloc de béton. Elle aime les rambardes ?

Je vous ai fait peur ? Bonjour. Bonjour. Je vous demandais si vous aimiez les rambardes. Oui, enfin non je regarde quoi. Mais vous la preniez en photo non ? Oui-non-comme-ça-quoi. Je dis ça parce que je m'occupe des rambardes sur l'île. Mais nan ? Si regardez c'est écrit sur le badge. Ah oui c'est écrit sur le badge ; vous devriez l'accrocher à votre cou avec une cordelette. Vous voulez dire un

cordon ? Oui. Et vous travaillez ici depuis combien de temps ? Trois ans. Je sais que c'est une question bizarre – enfin peut-être pas de votre point de vue, je veux dire, si vous gérez des rambardes – mais vous savez quand est-ce qu'elle est arrivée celle-ci ? Celle-ci, l'année dernière. Parce que je me demandais ce qu'il y avait ici, avant, comme genre de rambarde. Un autre modèle mais elles sont toutes parties. Et encore avant, vous vous souvenez de ce qu'il y avait ? Aucune idée, c'était avant que je sois recruté. Ah. Oui. Et vous pourriez vous renseigner ? Sur quoi ? J'ai mené une enquête mais je n'ai jamais pu la retrouver, la rambarde qu'il y avait ici avant que vous n'arriviez. Il faut vous suivre vous. Vous pouvez le savoir ? Oui, je peux regarder dans le registre des rambardes. Vous avez un registre des rambardes ? Oui, enfin c'est un tableur Excel de ma confection mais c'est relativement robuste. On croit toujours qu'il faut des logiciels spécialisés pour tout mais, comme je le dis toujours, rien ne vaut un bon tableur, bien construit, c'est moins cher et plus souple.

Mai 2038 (49 ans).

Huit ans qu'elle n'est pas venue. Elle n'a pas envie de descendre du bateau. Elle ne sait pas ce qu'elle fout ici, elle est de mauvaise humeur et Bercy la fait chier. Ta gueule Bercy. Il lui fait tout un cinéma depuis six mois parce qu'il ne se sent pas légitime sur l'île. Il ne se sent pas à sa place, il ne sait pas comment gérer son histoire, quoi en faire. Il la comprend bien sûr mais tu sais, chat, que ce n'est pas facile pour moi non plus. Je ne sais pas où me mettre, quoi dire, je ne sais pas si je dois la fermer ou t'aider ou te prendre dans mes bras et te câliner ou me barrer ou te suivre ou n'importe quoi. Dis-moi ce que je dois faire, parle-moi, il faut que tu m'aides un peu sinon on ne va pas y arriver. Et bien sûr, je te le redis, ça n'enlève rien au fait que j'ai envie d'être là avec toi. Déjà parce que cet endroit est magnifique ; il faut le dire quand même. Et surtout parce que je t'aime et que je veux être là pour toi, rien que pour toi.

Alors qu'il doit juste la fermer, Bercy continue de parler.

Attaquée au Pub Marina, Elma finit par lui sourire après un compliment. Il se lève et s'approche en faisant une moue d'enfant. Elle le prend dans ses bras en restant assise. Son dos se décolle légèrement de la chaise et la position n'est pas confortable. Son cou est tout tendu, tiré par son menton posé sur l'épaule de Bercy. Elle n'a pas envie et puis il fait chaud et tout le monde colle et toute la terrasse les regarde. Bercy finit par se comporter comme s'il était en vacances. Il commente le nom du bar qu'il juge impersonnel et le

jean du serveur qu'il trouve drôle. Il dit que c'est quand même joli ces petits bateaux sur le port.

Regarde-la, elle va se gaufrier en descendant du pont. Ah nan. Et voilà, le petit bateau repart. Putain ça tape. Il faut prendre ce petit chemin-là ? Celui-là là ? Han la mouette, elle vole vachement bas. Pourquoi tu me regardes toi ? Je n'ai rien contre les mouettes moi, je ne veux pas te faire de mal mais toi c'est moins sûr. Oh, je te n'ai rien fait moi ! Elle doit avoir peur pour ses petits je pense. Regarde elle nous suit pour nous éloigner. C'est pour ça qu'elle nous suit. Eh mais ça tape vraiment hein ? Je peux te prendre le sac ? Merci. Je vais mettre ma casquette et boire un petit coup d'eau moi. Tu en veux ? Tu veux un petit gâteau ?

Elma avance et s'approche de la rambarde. Elle fait vibrer le filin et elle se tait et Bercy aussi. Elle dit des mots à Everest dans sa tête. Elle dit des mots à la rambarde. Ça fait au moins six ans qu'elle a abandonné son enquête. Un jour le responsable des rambardes lui a envoyé le registre des rambardes. Elle a vu le voyage de la sienne et les quatre points par lesquels elle est passée. Quand on les relie tous sur la carte, ça donne deux petits virages. Peut-être qu'un jour cela dessinera un cœur. Elle devrait écrire au responsable et lui en demander plus. Elle devrait la chercher, l'attraper ou l'acheter pour la faire fondre et la compacter en un petit bloc qu'elle pourrait enterrer ; mais tout le monde trouverait ça bizarre. Alors il faudrait peut-être le faire mais sans le dire mais il y a Bercy qui s'est remis à parler. Il vient de comprendre que l'île est un ancien fort militaire.

Mai 2054 (65 ans).

Il y a Elma qui descend le pont du bateau de la RTM (Régie des Transports Métropolitains) suivie de deux enfants et de Bercy. C'est presque comme leur grand-mère. Elle ne pense plus à la rambarde depuis quelques années et il y a juste une petite fleur dans son sac pour Everest. Dans son sac, il y a aussi deux étuis à lunettes (un pour les lunettes de soleil, un autre pour les lunettes de vue), un paquet de mouchoirs et un long portefeuille. Elle est là pour visiter l'île, ce qu'elle n'a jamais fait. Alors Bercy installe tout le monde à la terrasse d'un bar qui était le Pub Marina mais qui porte désormais un autre nom.

On se déplace vers la petite cabane. On ne sait pas vraiment ce que l'on doit faire, ni qui l'on attend mais on reste proche du groupe de touristes qui était là avant nous. De toute façon, il ne doit pas y avoir quarante mille visites, surtout en mi-saison, nan ? Bercy a chaud. Et puis finalement il y a une jeune femme qui arrive avec une

casquette et elle dit qu'on est les bienvenus et que si tout le monde est là alors on peut y aller. Alors on part et on la suit et elle explique que ça fait partie du parc des calanques et qu'il faut faire bien attention à la flore et ne pas s'écarter du sentier. D'accord ? Elle parle du Moyen Âge, elle parle des carrières et des ouvriers, de la Marine nationale et des nazis. Bercy fait une blague mais personne ne rit.

Il se rattrape. Mais alors ça fait combien de temps qu'il y a du tourisme sur l'archipel ? La guide répond que c'est une très bonne question car l'île a toujours bénéficié d'un statut particulier. Les constructions que vous voyez ici, ou celles que nous avons longées avant d'arriver sur le chemin, ont toutes reçu un agrément. L'installation du moindre panneau ou l'arrivée de n'importe quelle rambarde est contrôlée et il faut dire que la classification Natura 2000... Comme si toutes les rambardes étaient pareilles ! Elma se met à pleurer. Pardon ? Je dis que vous parlez des rambardes de manière très générique alors qu'il en existe plusieurs types et que dans ces types elles sont toutes très différentes. Oui, vous avez certainement raison. Elma se rappelle qu'elle n'a jamais répondu au responsable des rambardes et se demande où est-ce que la sienne se niche désormais. Elle n'est donc pas de très bonne humeur lorsqu'elle redescend vers le port mais elle tient quand même la main d'un des enfants. La fleur est toujours dans son sac.

Mai 2086 (97 ans).

Everest n'est plus là, la meilleure copine n'est plus là, Aurélie n'est plus là, Bercy n'est plus là et Elma est là à moitié. On pose un bouquet, on dit que c'est vraiment magnifique. C'est vraiment magnifique, hein ? Et on lui demande si elle n'a pas trop chaud. Tu n'as pas trop chaud, non ? Sinon tu dis, hein ? Personne ne voit qu'Everest dit des mots au sujet des rambardes. Elma est soulagée. Elle comprend que les objets ne sauraient être tenus responsables des événements. Elle comprend que les mathématiques ne conjurent pas l'oubli et que les cicatrices sont des traces, les traces des blessures et les blessures des sortes de rêves. Elle se dit qu'elle devra raconter tout ça dans le carnet et puis ça s'évanouit quand on lui demande si elle a soif. Sinon tu dis, hein ?

Mai 2150.

Et il n'y aurait plus rien qu'une vieille rambarde posée au sommet de l'île de Ratonneau dans l'archipel du Frioul. En contre-bas, le port, en face le château d'If et sa tour, à gauche Marseille, Notre-Dame de la Garde et les massifs brûlés. Autour de nous il y aurait le

calcaire, il resterait les falaises et la Méditerranée, le ciel et le soleil et puis c'est tout.

Georges Pazilin est enseignant. Il écrit des textes d'inspiration naïve. Vous pouvez le lire sur son [site internet](#).

Le Narrateur

Dorothee Coll

Corse

J'ai toujours eu un faible pour le monde imaginaire, toujours pensé que ma place se trouvait là-bas, de l'autre côté du miroir, là où le « je » devient un autre, là où le « moi » se révèle.

Quand les copains me demandaient ce que je voulais faire plus tard, ma réponse a longtemps été « doublure de dessin animé », mais pas au sens où on l'entend généralement. Je ne voulais pas prêter ma voix aux personnages. Ce que je voulais, c'était remplacer les personnages dans les cascades un peu dangereuses : le Coyote quand il prend un rocher sur la tête ou se fait exploser, Titi lorsqu'il passe un sale quart d'heure dans la bouche de Grosminet... mais je n'étais pas doué pour le polymorphisme. Alors, j'ai cherché autre chose, et c'est en me souvenant des histoires qu'on me lisait enfant que c'est devenu évident : je serais narrateur !

Je me suis inscrit à la fac et, en deuxième année de licence, j'ai pris l'option « omniscient ».

Narrateur interne, on se cantonne à l'introspection d'un personnage. Ce n'était pas suffisant : je suis ambitieux. Narrateur externe, on regarde et on décrit. On ne se mouille pas trop. C'est reposant, mais moins excitant que de pouvoir entrer dans la tête des autres. Narrateur omniscient, on devient un dieu, le temps d'un roman. Immersion totale dans l'univers de l'auteur, voyage initiatique, aventure cumulant à la fois la perte de contrôle, puisque l'auteur nous manipule, et la maîtrise intégrale du déroulement. Le pied !

Évidemment, ça, c'est ce que la fac me vendait sur le papier... mais, dans chaque promotion d'étudiants, il y a les premiers de la classe et les derniers. J'étais LE dernier : un ambitieux certes, mais un loser. Avec ma mémoire de poisson rouge, je ne suis pas fiable. Les seuls stages que je réussissais à trouver étaient des stages en didascalies, pas de quoi briller..

Et puis, un jour, j'ai eu la chance fantastique de croiser Fredric Brown et il a accepté de me confier une nouvelle. Spécialiste des formats courts, il s'est dit que le risque était limité... erreur ! Cette nouvelle est restée dans les mémoires comme la plus courte du monde, la voici :

« Le dernier homme sur Terre était assis seul dans une pièce. On frappa à la porte... »

C'est là que j'ai été définitivement grillé. Omniscient, omniscient... pas tant que ça finalement.

Ça m'a mis un coup au moral, au point que j'ai décidé de me réorienter.

Je me rendais bien compte que je n'étais pas à la hauteur. J'étais incapable de tout savoir et, par ailleurs, j'en avais ma claque d'être exclu des histoires. Finalement, ce rôle que l'on tient en tant que narrateur omniscient est un simple rôle de spectateur-médium qui n'a jamais voix au chapitre. Moi, ce que je voulais en réalité, c'était vivre pleinement, dans la peau d'un personnage unique, le temps d'un texte, d'un livre, et parler de moi en parlant pour lui... Bref, devenir narrateur interne.

J'en étais là de mes réflexions, assis dans mon canapé, affalé plutôt, à faire la larve dans le salon, quand on sonna à ma porte. « Jolie mise en abîme en écho à Fredric Brown ! », me dis-je en mon for intérieur avant que l'excitation ne me gagne comme cela ne m'était plus arrivé depuis longtemps...

On sonne à ma porte et je ne sais pas qui est de l'autre côté. C'est hyper exaltant.

Je ne me lève pas tout de suite pour faire durer le suspense. Je réalise qu'il y a quelques jours à peine, j'aurais décrit, par exemple, le doigt posé sur la sonnette, une belle brune condamnée à faire du porte à porte pour vendre des chocolats de Noël parce que son père lui aurait coupé les vivres.... et que ce n'est pas à MA porte que cette belle brune aurait sonné vu qu'on ne peut jamais être à l'intérieur et à l'extérieur de l'histoire... Et là, c'est merveilleux, non seulement c'est enfin à moi qu'il arrive quelque chose, mais, en plus, je peux me poser des questions, émettre des hypothèses sur qui sonne chez moi, je peux même me tromper dans mes spéculations et je trouve ça magique.

J'aime la linéarité de l'histoire que je vis. Je ne suis pas encombré de flash-back ou d'histoires parallèles. Je ne sais pas qui est derrière ma porte ni ce qu'il pense ni pourquoi il est là. Je n'ai même pas envie de me presser pour avoir la réponse. Que c'est bon de plonger dans le doute pour une fois, sans être rattrapé par la honte de ne pas savoir, parce que là, en changeant de rôle, j'ai enfin le droit de ne pas savoir... Mieux, j'en ai le devoir !

Je me lève enfin. Je m'avance vers la porte. Dans le petit couloir de l'entrée de mon appartement, il y a un miroir que j'ai certainement accroché pour vérifier mon allure avant de sortir. J'y

jette un coup d'œil rapide en me disant que, si c'est une belle brune qui sonne à ma porte pour me vendre des chocolats, ce serait dommage de ne pas me présenter à elle sous mon meilleur jour... Il ne faut jamais faire ça quand on débute comme narrateur interne... jamais quand on n'a pas pris la précaution de se décrire précédemment. Mon visage, on dirait une boule de pâte à modeler blanche dans laquelle rien n'est façonné, simplement ornée de deux pupilles... il faut pouvoir se mettre à la place de tous les personnages quand on est narrateur interne et là... j'incarne qui ? Je rêve d'une identité propre... mais je ne suis rien sans un auteur pour me guider.

J'ai un hoquet de désarroi, des sanglots qui montent... je me mets à pleurer... je n'ai pas le courage de regarder dans le miroir quelle tête peut bien avoir une boule de pâte à modeler qui pleure.

Je réfléchis, je me dis que pour ouvrir la porte, il vaut mieux m'assurer que j'ai une main... je la regarde, elle est un peu poilue sur le dessus. À en juger par la couleur des poils, je serais brun. J'ai les doigts courts... L'angoisse me saisit à la gorge... J'en ai six.

Dans ce texte dont je suis le narrateur, je suis un homme – ça, ça me semble assez clair depuis le début – brun – je ne relève pas les yeux vers le miroir pour voir si des cheveux ont poussé sur mon crâne de pâte à modeler – avec une main, poilue, dotée de six doigts courts.

J'ouvre la porte. Sur le palier de mon appartement, un carton a été déposé à mon attention : je m'appelle Paul visiblement. Le carton a l'air lourd, je le pousse du pied pour le faire rentrer dans mon appartement. Et là, je constate que je suis en claquettes-chaussettes... un malheur n'arrive jamais seul.

Je le fais glisser jusqu'au canapé où je m'assois à nouveau et j'ouvre enfin le paquet.

C'est un kit pour narrateur interne débutant envoyé par la fac avec une première fiche de cours : Séquence « S'approprier un personnage », Séance 1 « Mettre un visage sur un nom ».

Je soupire.

Le carton est bourré de tout un tas d'accessoires : des moustaches, des lunettes, des couleurs d'yeux, des timbres de voix, des textures de peau, des nuances de teint...

Je devrais me réjouir devant cet attirail, mais je suis trop contrarié pour ça... j'ai le sentiment détestable de n'être finalement qu'un Monsieur Patate qu'on affublerait selon sa fantaisie de tout et n'importe quoi. J'ai le moral en berne...

Je me reprends : je n'ai apparemment pas fait les choses dans l'ordre, avec les dégâts que l'on connaît. Bon sang ! J'ai quand même 6 doigts ! Mais évidemment, pour l'instant, je débute...et puis Hound

Dog Taylor, guitariste de blues, avait 6 doigts, Uderzo aussi, à sa naissance, avant de se faire opérer. Relativisons.

Il me faut d'abord maîtriser la théorie, tester, m'entraîner, au lieu de foncer tête baissée et de me rendre compte que, de tête, je n'en ai pas...

Un peu de structure. Récapitulons : j'ai un miroir dans le couloir de mon entrée, c'est écrit, c'est acté. J'ai un canapé et, à partir de maintenant, je le décrète : une table basse. Avec ces trois éléments et mon carton d'accessoires, je devrais pouvoir recommencer sur de bonnes bases.

Je vais chercher le miroir que je décroche, je pose le carton ouvert sur la table basse, j'adosse le miroir au carton. Je me rassois dans le canapé, face au miroir, le carton à portée de main pour y piocher les composants potentiels de mon visage.

Je suis brun : cheveux bruns en place, coupés courts.

Je me choisis des yeux bleus. Ce n'est pas mal, ces yeux bleus. Je les fonce un peu pour leur conférer un peu de mystère, au cas où une belle brune sonnerait à ma porte.

Je me choisis une bouche, pas trop pulpeuse, des sourcils assez fournis, un nez droit.

Je me creuse un peu les joues, me hâle le teint, et j'essaie un de ces sourires sexy avec des fossettes qui mettent la bouche entre guillemets. Ça me semble plutôt réussi. Je me trouve beau.

Je mets de côté tout ce qui me plaît et, pour rigoler, pour me détendre, je change de tête.

Je me fais des grosses joues, un double menton, me pare d'une moustache, de lunettes.

J'entasse les accessoires, je pousse même jusqu'à la verrue sur le nez.

Je me regarde dans la glace : ce nouveau visage me fait rire, j'ai retrouvé ma légèreté et je me dis qu'avant de remettre en ordre la belle gueule que je me suis choisie, je pourrais essayer les voix.

Je commence par la tessiture, en allant de basse à contre-ténor et, face au miroir, je déclame :

— Bonjour, je m'appelle Paul.

Bonjour, je m'appelle Paul.

Bonjour, je m'appelle Paul.

Bonjour, je m'appelle Paul.

Bonjour, je m'ap..

— Mais, enfin, Paul ! Qu'est-ce que tu fais ? Tu ne devais pas aller faire les courses ?

Pris en flagrant délit, je me retourne... à l'évidence, j'ai une femme.... et elle vient de me figer, par le simple jeu de son regard sur moi, avec ce visage improbable et une voix de contre-ténor... Il y a

des jours comme ça où la terre entière semble s'être ligüée contre vous.

Je m'appelle Paul. J'ai une voix ridicule qui jure avec mon physique. Je suis gros, moustachu, avec des lunettes et une verrue sur le nez. J'ai une étrange malformation qui m'a doté de 6 doigts à la main droite et je suis définitivement un loser malmené par sa femme.

Dorothée Coll vit et travaille en Corse. Elle contribue régulièrement à des revues et a publié quatre recueils de poésie : *Imprécis de cuisine* et *Les autres au tamis du regard* (Jacques Flament, 2021 et 2023), *Oscillations* (Lunatique, 2022), *Terre d'accueil* (Fabulla – 2023), une nouvelle *Arpenteur de brume* (Lamiroy, 2021) et un recueil de nouvelles *Tronches de vie* (Douro, 2024). Vous pouvez retrouver Dorothée sur son [site internet](#), sur [Facebook](#) et sur [Instagram](#).

46

Thomas Routoure

Calvados (14)

Seul. Ce mot tourne en boucle dans ma tête, dans mes textes, dans ma chambre, il se cogne aux murs, monopolise toute mon attention, je suis seul, seul, seul, et incapable de parler d'autre chose. Face à mon plafond, face à ma porte, mon bureau, mon lit, une boucle, répétée, encore, comme on fait l'amour, doucement, presque avec tendresse, je la caresse des yeux, je tends les mains pour la saisir, mais elle se défile, taquine, assez proche pour que je puisse la sentir et trop lointaine pour que je puisse l'étrangler. Solitude, ah solitude, tu fais naître mille jouissances qui sont comme milles tortures, ou bien c'est l'inverse, tout dépend de la tournure, je ne sais plus, je me perds dans ma bulle, je tourne en rond et je pense que de tous les êtres du monde, les poissons rouges sont de loin les plus seuls.

Bonjour, je m'appelle Bob, j'ai 46 jours, le temps de... Bonjour je m'appelle Bob, j'ai 46 tours, le temps de... Bonjour, je m'appelle Bob, j'ai 46 ans. Bonjour, je m'appelle Bob j'ai fait 46 fois le tour de mes 46 jours et je me perds seul, que quelqu'un vienne percer ma cage veule, je n'en peux plus de cette paire de gueules qui me regarde faire des... Bonjour, je m'appelle seul, j'ai 46 Bob et une cage de 46 tours. Bonjour, je suis seul, seul comme un poisson rouge, c'est là la métaphore de ma chambre-aquarium, où je stagne dans la sueur et le sperme, où je pleure dans le vide et l'oubli, où je plane, entre dépression et apathie.

Seul. Je suis... Seul ? Face à mon écran, où un poisson rouge tourne, il fait des aller-retour entre Snapchat, Twitter, Instagram, il fait comme eux, cette paire de visages qui me regarde derrière la fenêtre, ces maudites Érinys venues me ramener en enfer, il tourne le poisson rouge, il se noie dans son téléphone, bonjour je m'appelle Bob j'ai 46 ans, j'ai 46 tours, j'ai 46 vies, voir plus, je ne compte plus mes suicides, ils se perdent dans la mer de ma moquette poussiéreuse, qui essore si bien le sang mais encore mieux les pleurs. Bonjour, je suis Bob, un aquarium de larmes, une sphère donc une infinité de boucles, des millions, des milliards, des billons de tours sur moi-même, je suis vaste pourtant je mesure 46 centimètres de diamètre, 46 centimètres de bonheur, 46 centimètres de plaisir, si seulement je pouvais la baiser, lui montrer mes 46 aller-retour avant

l'éjaculation, si seulement si seulement je pouvais la prendre par le cou, prendre la solitude en levrette il n'y a rien de plus bon, rien sauf peut-être les 46 tours, bonjour, je m'appelle Bob, j'ai 46 amis, 46 vies, 46 morts, donc où suis-je, qui suis-je, que suis-je, sinon un poisson rouge, ou bleu, ou jaune, qui reste assis sur son canapé, évidé par le temps qui passe. Et les voilà qui arrivent, les deux visages d'hôpitaux, ils voguent au sommet de mon aquarium, dans mon crâne, aussi grands que les gélules que j'avale chaque jour. Bob, 46 ans, bonjour, j'ai deux visages derrière la porte qui glissent des pilules dans ma gamelle, je les vois tomber au ralenti devant mes yeux, j'aimerais les jeter, mais les fenêtres ne s'ouvrent pas. Est-ce vraiment des fenêtres ? Rien ne me le prouve, je n'ai pas la force d'aller voir, c'est trop loin, trop dur de se lever, rien que d'activer ses mollets, se redresser, et je voudrais la prendre en levrette, quelle pauvre merde, mes 46 aller-retour n'existent pas, ce ne serait rien d'autre que 46 microsecondes, le temps d'un espoir, d'une tentative de m'extraire de cette prison de draps et de verre.

Seul, je suis seul, je suis celle, celui ou qu'importe, celui-ci qui porte la solitude comme un pestiféré porte la cellule-mort, elle s'accroche à mon dos et me prend en levrette, sur mon canapé, pendant 46 heures, 46 jours, 46 ans, c'est mon âge, bonjour, je m'appelle Bob, vous l'ai-je déjà dit, je m'appelle Bob, Bob, Bob, Bobobobobobobo, je ne suis qu'un bobo fragile, un bourgeois sans joie, un prolétaire sans teh, un aquarium sans joint, une banane sans splif, bonjour je m'appellebobj'ai46anstoursjours, mon aquarium, ma chambre, dans l'hôpital et les deux visages, avec leurs blouses blanches et leurs sérums dégoûtants, ils sont là et j'aimerais les prendre en levrette, mais je n'ai pas la force, ils distribuent les pilules au poisson rouge et la solitude reprend le contrôle.

Thomas Routoure a 21 ans et sort tout juste d'une licence de sociologie. Écrivain déterminé, il tente de faire entendre sa voix (et celle de sa génération) en participant à maints appels à textes et espère être repéré pour la qualité de ses écrits, mais aussi pour ses beaux yeux bruns. Trouvez-le sur [Instagram](#).

Cinabre

Swann Mayole

Haute-Garonne (31)

Comment dit-on déjà ? On ne choisit pas sa famille, seulement ses amis ? Alors peut-on m'expliquer les raisons qui me font battre le bitume vers une nuit de *zapoï* qui a lieu là-haut, dans cet appartement trop grand pour un solitaire, dans cet immeuble trop vaste pour être singulier, et dans lequel je ne me sentirais pas à ma place ? Le bloc F de la Novayakletka flirte avec le reste de Petropol pour donner l'impression de lui appartenir, mais la fourmilière n'appartient qu'à elle, avec ses enchevêtrements de verre et de béton qui s'érigent, se démolissent et se rénovent à perte de vue. Depuis que le mécène de Kobalt – pour ne pas dire son mac – lui a donné ce logement, il ne l'a jamais quitté ; à la fois habitation et lupanar privé. Chose courante, paraît-il, pour cette ville dans la ville, de combiner l'intime et le pro dans une même pièce : les soirées entre potes troublées de RDV tapin, le lit épié par l'œil des caméras, le salon changé en salle d'attente et toutes les autres pièces en chambres d'auscultations... Inviter le boulot chez soi, c'est garantir qu'il ne nous quitte plus. Ça s'ajuste très bien avec l'esprit de Kobalt, lui qui déteste être seul, il a fait de son job une paire de collants bien serrés.

Mon téléphone vibre dans la poche de mon jean. Je continue de rouler vers ce traquenard. Je suis fini. Si l'autre folle de Kobalt m'ouvre sa porte, je ne pourrais plus repartir avant que la nuit ne retombe sur Petropol – *foutu soleil de minuit* ! Je m'étais promis pourtant de ne plus m'y pointer. Plus les années passent moins j'reconnais les gueules. Certaines disparaissent, d'autres les remplacent, et les dernières je m'en éloigne. D'abord Gummo parti à *tyouryaga*, ensuite Aleksei qui se planque sous mes radars... Je checke mon téléphone. Le *tekst* se déroule sur l'écran : c'est Piotr, il se désiste, *out* dit-il. Il me reste qui ?

Allez, *flip 180°* et *go back home* !

Comme les vœux de la nouvelle année, je suis aussi loyal avec mes résolutions que mes pulsions le sont avec mon cœur. Mon skate tient la ligne, croquant la *golden hour* perpétuelle. L'immeuble de Kobalt apparaît, toute la nuit semble s'être réfugiée dans son ombre immense. Elle m'avale. Je traverse une arcade, un tunnel, une cour intérieure, pour rejoindre l'une des portes d'accès. Mes roues grognent contre le goudron, elles déforment les mots d'une voix féminine qui m'interpelle :

« Toussé, qu'ilot pâlot !

Assise sur le perron, Iyezavela-l'Incendiaire clope, l'air provocateur, une bouteille d'*Absolut* moitié vide près d'elle. Chaque fois, je peine à la reconnaître, son visage transfiguré. Seul son regard malicieux à tout y comprendre reste invariable. J'arrive devant elle. Je jette une banalité qui fait mouche :

— J'étais super et toi ? T'as encore fait une couleur ?

— Tu as remarqué, répond-elle taquine.

— Le rouge t-

— Cinabre, selon le paquet, lance-t-elle en marchant sur mes mots.

— Cool – *je suppose...*

Je passe près d'elle. Grimpe les quelques marches, ma planche sous le bras, jusqu'à la triple porte d'accès. J'ai hâte de m'enfermer hors de sa portée.

— Ça vient d'un minerai le cinabre. Très toxique... Avant, extraire sa couleur exposait les prolos aux empoisonnements au mercure. Et tu sais pas le plus drôle ? Les rois l'utilisaient comme pierre d'immortalité, et les médecins comme contre-poison ! »

Tu m'en diras tant.

Je m'apprête à sonner appartement 606. Je sens sa présence derrière moi. Évidemment, elle aussi vient pour la *zapoï*. Quelle relique du passé plus poussiéreuse que l'instinct de survie ? À vouloir trouver une porte de sortie où fuir, on s'enfonce sans faire attention dans une impasse.

« Tu sais quoi, Gabriel ? J'espère que si tu viens encore, c'est que tu crois encore le trouver. Tu te trompes, Aleksei n'est là ni ailleurs. »

Mon doigt suspend sa course à six centimètres du bouton étiqueté Kobalt suivi d'une aubergine et d'une pêche en forme de cœur. Je regarde Iyezavela en coin. Point de braise fumante. Dans l'ombre du patio, les nervures pigmentées de son iris me laissent descendre un escalier en spirale, et quelque part au bout des marches, il s'y planque un enfer à la Milton ; plaque relief d'anges et de succubes.

Elle me saisit la main et me souffle sa fumée à l'odeur bien plus douceâtre et familière que la nicotine. J'ai les poils.

« Moi, j'sais où tu peux le trouver, fait-elle en me tirant hors du patio.

— On nous attend, je résiste sans y croire.

— Soit honnête, personne ne t'attend. »

Personne ne m'attend.

Ni Gummo, ni Piotr, ni Aleksei.

Je cède.

*

On traverse le pourtour Est du Novayakletka, les vitrines commerciales se raréfient par ici. Des pancartes « TOUT DOIT DISPARAÎTRE » nous hurlent au visage ! Les « DÉSTOCKAGE » ; « IMPRIMANTES 3 POUR 1 » ; « TAPIS – 99% » ; « LAMPE D'ANTIQUAIRE – VOTRE PRIX SERA LE NÔTRE » et « FERMETURE ADMINISTRATIVE » défilent devant nous comme un étrange manège aux couleurs lavées par le soleil... Et personne pour convoyer dans les commerces moribonds ; juste moi qui tourne en cercle autour d'Iyezavela-aux-talons-qui-claquent. Je rentre dans une boutique PACCBET déserte puis, l'instant d'après, je roule sur Prokhodiznevy, vaste terrasse en appontement avec le fleuve qui joint l'autre rive. Je *flip* les rambardes cubiques et j'atterris sur une barre d'escalier sans trop y penser. Devant nous, un nouveau giron en date courte de péremption. À peine les travaux finis, les voilà vidés, chargés de TNT et, un peu plus loin, six tours plus récentes se servent des débris pour s'élever.

Pas l'temps de réfléchir à la folie qui enfièvre l'urbanité, mes roues croquent déjà les dalles lézardées d'une cour intérieure, puis le carrelage du hall d'un immeuble en hémicycle. Ses étages s'empilent de cubes rigoureusement identiques en porte-à-faux fractals. De grandes baies vitrées prévues par les ouvriers pour clore les volumes, accotent maintenant les murs ou tapissent le sol, laissant le *building* béer aux vents et aux oiseaux.

Je m'assois sur le rebord cimenté de cette terrasse oubliée, entre les fientes et les bris de verre. Mes pieds battent la pesanteur. Poche. Briquet. Bouche. Locomotive.

Paix.

Cuir végétal en approche, les talons d'Iyezavela claquent crescendo pour me rejoindre. Je n'me souviens pas d'un mot échangé durant l'trajet, alors quand j'entends sa voix, j'ai l'impression qu'elle débarque d'un rêve.

« J'me retourne et t'es plus là. T'aurais pu t'perdre, tout est condamné en impasses ou chutes libres...

— Moi j'aime juste fumer devant les étourneaux, je réponds, c'est la nidification estivale, là.

Mes étourneaux volent en cercles concentriques au-dessus de la cour pour appuyer mes dires.

— Au sous-sol y a un meilleur spot où les observer tes étourneaux.

— Tu plaisantes ? Tu veux m'faire bouffer par des rats ? Moi j'vais rester là pépère, merci pour la visite, je fais en soulevant de la main un nuage de poussière.

— D'accord, je te laisse deux minutes, elle s'assoit, les jambes sur le gibet et m'arrache la clope du bec, y a un truc à voir en bas et ce ne sont pas des rats, promis !

— Ni des étourneaux, *hein* ? »

On passe d'un étage à un autre, puis par le rez-de-chaussée, sans logique apparente. Iyezavela ne se trompait pas, tout se ressemble ici. J'ai lâché le skate, et je marche sur ses pas. Sans hésitation : un couloir, un escalier, une traverse, une coursive... Elle est plus futée que la couleur frivole incendiant ses cheveux.

Ça l'a toujours été.

On pénètre une salle qui rappelle la nef d'une église. Lumière oblique. Je me retrouve le long du canal Griboïedov. Je suis seul. J'ai l'air d'attendre quelque chose, quelqu'un. Je me tourne d'un côté puis d'un autre. Iyezavela arrive vers moi. Elle me parle d'Aleksei : il lui parlerait beaucoup de moi. Je ne pensais pas qu'il parlait de moi.

Leur relation est balbutiante, elle aimerait mieux me connaître. Derrière nous se tient la cathédrale du Sang-Versé. Ce truand de Gummo m'avait juré qu'un obus, de construction allemande, dormait au cœur de la nef depuis un bombardement de la Seconde Guerre. C'étaient des craques. Évidemment. La bombe était armée.

« Ça te fait quoi, qu'il soit avec moi ? »

C'était moi la bombe :

« J'crois pas en votre couple, l'amour, ça lui revient toujours dans la tronche, comme un boomerang. »

Le compte à rebours s'est amorcé. Elle ne dit rien. Elle passe à autre chose. Mais dans un tremblement oculaire, elle avait reconnu ma jalousie et lui avait souri.

Je sens quelque chose me tirer en arrière. Lumière oblique. Retour Novayakletka. On déboule dans un nouveau hall, assez semblable à celui de l'entrée. Il est jalonné de part et d'autre par des colonnes parallélépipédiques jusqu'à une bouche anguleuse d'où tombe une langue d'escalier dans les ténèbres.

« Paraît que ce quartier était destiné au complexe olympique de Petropol en 92. Ça n'a jamais été validé, projet mort-né...

— T'en sais des choses sur cette ville pour une fille des champs !

— T'as déjà entendu parler des Vagabonds ?

— Genre, Raspoutine ? »

Elle s'amuse de ma naïveté.

« Ce sont des cousins éloignés. De Sibérie. Chaque année, leurs jeunes partent à travers l'Europe et l'Asie. Petropol est une escale parmi d'autres, mais ils aiment beaucoup la Novayakletka. À chaque pèlerinage, de nouveaux coins à dénicher. Celui-là compte parmi leurs favoris.

— Tu es cousine avec Raspoutine ? Mes hommages, lancé-je avec révérence.

— Crétin... Des cousins de mon village natal.

— Ta secte écolo, là ?

— Ouais, les Vagabonds viennent d'une branche parallèle.

— Cool ! Donc en bas, y a tes cousins, on les appelle les étourneaux, et ils m’attendent pour me convertir à des trucs païens et magie noire ? T’sais, c’est pas mon délire le fanatisme !

— Je cherche pas à te convertir, et puis, les croyances ne sont pas seules fanatiques, les émotions le sont aussi. »

Je nous imagine encore devant la bouche d’escalier du hall. En fait, ce n’est pas le hall ni même l’escalier obscur ; mes pieds trempent maintenant dans un pédiluve sans borne. D’énormes cônes courbés constructivistes dépassent du sol carrelé et disparaissent dans les hauteurs sous plafond pour soutenir les ténèbres. On pourrait se perdre dans le noir, étreint d’une folle *reverb* bien *wet*, mais des *snaphlights* craquées balisent un chemin de lumière rouge se diffusant à travers l’eau.

« J’pense voir ce qu’ils trouvent à ce lieu, tes cousins... »

Iyezavela n’est plus là. Je patauge seul.

À un moment mes chaussures retournent au sec. Je sais pas exactement où ni quand j’ai passé la frontière, mais je me tiens maintenant devant un endroit tout droit sorti d’un rêve mégalomane. Un complexe aquatique, vaste comme les palais géométriques de Boullée... Une enfilade de bassins vides troue le sol carrelé. Je discerne des gradins mastoc en surplomb. Au loin, plus nombreuses et agitées, des lueurs se meuvent, sur des rythmes et des mélodies aux airs de kabbale.

Devant moi, trois jeunes types jouent aux cartes, nus de pied en cap. Je m’adresse à eux, ils répondent en gestes. L’un me signe de retirer mon haut, un autre le bas, le dernier cerbère m’incite à continuer. Je m’rends compte qu’ils sont assis sur des piles de linges, j’y reconnais les talons et la dentelle d’Iyezavela. Je laisse passer mes fringues à la hâte, glisse mon Kelvin Klein le long de mes fesses, mes cuisses, mes jambes et le bourre avec le reste. Kobalt nous avait appris l’impudeur.

Plus je progresse, plus le vaste se déguise d’un maniérisme de favelas. Ça grouille. La mesure alchimique du kérosène flambe les barils, celui du magnésium embrase les torches, et le phosphore craque en couleurs sur le carrelage de jais et ma nudité. Les odeurs d’essence et de myrrhe me tournent la tête. On ne me prête pas attention, figure bariolée parmi tant d’autres. Ils gâtent les chemins de ronde et les cuves vides. À l’intérieur, je vois des divinateurs de fumées envoûter des serpents mus en homme et des *anachisty* se noyer aux vapeurs ferrugineuses de la chicha.

Je fraye dans une masse de plus en plus compacte. Une fois franchie, je manque de tomber dans un bassin dix fois plus grand que les autres. Les cris et les ovations grondent sur les rebords.

« Pas mal la piscine olympique, *hein* ? »

Iyezavela se tient à ma droite. J’ignore son intimité et son retour soudain.

« Ouais, mais on se baigne uniquement dans de la sueur..
Qu'est-ce qu'ils font les crânes d'œuf ?

— Les habitués de la piscine se rasent la tête, hommes et femmes, pour ne pas laisser de prise aux adversaires. Tu vois ce que je veux dire, non ?

Geste parasite, ma main vient caresser le côté de mon crâne, son contact *bronte* à mon oreille.

— Et les bananes à l'air, c'est pour l'aérodynamisme ?

— Ça, c'est pour le spectacle ! »

En contrebas, une vingtaine de gus se bastonnent dans un bruit de mouille XXL. Tous nus, glabres, pareils à des reptiles ; ils se meuvent comme eux, s'entortillent les uns aux autres pour s'étrangler, se percuter, se compter *knock-out*. Chaque coup de pied siffle en gifle, et chaque coup de poing claque en flaque. La piscine vide devient caisse de résonance, l'homme se fait musique... Le moindre uppercut tonne et arrache à la foule ses encouragements sadiques ; à moi, il m'électrise l'échine jusqu'au complexe amygdalien.

« Ça fait partie de vos rites ?

— Eux, ils sont comme toi, des étrangers qui viennent pour un peu de magie ! »

Quelqu'un tombe parmi les gladiateurs.

Le premier.

Sur les bords de la piscine, la rumeur s'accroît. Les musiciens de guimbarde, de *tchatkan*, de luth en crin de cheval et de tambour en peau de bête jouent une ritournelle sauvage. Un garçon me passe à côté et saute dans la cuve. Je crois d'abord qu'il va remplacer le perdant comme pour perpétuer un cycle sans fin de violence, mais il tire à l'écart la dépouille, s'assoit sur son ventre et lui souffle une poudre aux allures de braise. Je m'apprête à questionner Iyezavela, elle anticipe ma réaction :

« Dans notre communauté, il est courant d'appeler des adolescents aux capacités uniques, pour que, le temps d'une nuit, un mari retrouve sa défunte femme, une épouse rejoigne son homme parti en guerre, un rêveur réalise un amour secret... »

Un gnon fuse et me divertit des explications. Il file droit, direct dans la poire d'un autre gladiateur. Chair battue. L'ivresse du combat anesthésie le corps comme de la poudreuse en bord d'évier. Plus loin, un nez en sang titube en arrière sans rien lâcher. Retour de charge. Dans un coin, plié en fœtus, à peine conscient, un gars se fait castagner par trois harpies. Je me reconnais en chacun d'eux. Ça me démange, mes poings blanchissent. Sur la faïence noire, les jalons fluorescents éclairent les combattants, et des fumigènes crachent en chaudière du rouge sur leurs nudités tourbillonnantes comme un ballet d'étourneaux.

Je suis à leur place. Pas dans une piscine vide, non, mais dans une friche au passé de terrain de soccer. Assis sur les rambardes, les copains du lycée pausent comme des lascars prépubères. Je sais que je connais chacun d'eux, que dans les silhouettes se trouve Piotr avec qui j'ai initié ce *fight club*, je sais qu'on a fini les cours tôt aujourd'hui, je sais qu'on est là pour la cogne ; la cogne en toute amitié, juste pour la dépense des corps et des frustrations. On tapisse nos humeurs dans les hangars abandonnés et les parcs mal entretenus qui croisent notre chemin depuis un certain temps.

Nu, les nasaux fumant, le muscle tendu, je fais face à Aleksei. Il brandit ses poings en marteau, demi-tête de plus que moi, il m'affaisse. Il ne me laisse pas riposter, chassé en semelle de plomb droit dans les côtes. Il me couche. Je verse un molard rouge et bouillonnant dans la gadoue. Je passe une main le long de mon crâne, *scratch* mes petits cheveux en repousse. Aleksei me toise, sûr de sa victoire, il ne sait pas encore que je vais me relever. Que le mort vit. Et qu'il n'y aurait qu'une balle en argent dans le cerveau pour calmer mes ardeurs.

Il se jette sur moi. Colle mes poignets à terre. Son buste contre le mien. Je trique.

Il me fend le crâne. Pas de relève...

Tout s'imprègne d'*Absolut Black*.

Extérieur : Le sol fibrille contre mon dos. Intérieur : les tempes migraineuses. Extérieur : pas un bruit. Intérieur : respiration bloquée au plexus. Extérieur : mes paupières cachent la lumière. Intérieur : je stimule sans réponse mes doigts de pied, hallux, secundus, tertius, quartus... Extérieur : quelque chose pèse contre moi, quelque chose d'autre que la pression sanguine, l'air dans les poumons, les battements de cœur. Intérieur : par manque de thalamus, l'amygdale s'emballe et le tronc cérébral me sature de noradrénaline. Extérieur : parfum Hugo Boss, on m'observe, on me touche.

J'ouvre les yeux. La lumière me les chauffe à blanc, pupille en macro. Sur moi, une silhouette se détoure, je mets du temps à détailler les traits d'Aleksei. Lorsque je le reconnais, mon corps se tétanise plus encore. Il ne devrait pas se tenir sur moi, pas nu, pas avec ses yeux de biche tuméfiés qui me font craquer.

« Détends-toi... »

Quelque chose dissone dans sa voix. Elle ne timbre pas avec son corps. Comme traité par un filtre en trop. Je sens sa main remonter ma cuisse, tout près de mon sexe. À sa merci. Elle m'empoigne.

« Moi aussi, on m'a éduqué à cela, à lier avec les fantômes. Nous sommes comme des catalyseurs sexuels. Et au petit jour, une fois l'union sacralisée, nous nous éclipsons du lit vers un cours d'eau pour expectorer notre forme d'emprunt. »

La voix n'est pas la seule chose à dissoner, ses mots ne raccordent pas entièrement à la scène. Elle a l'air extraite d'une autre scène.

Sa main secoue ma bite. Effet garanti. Il accélère, mon nœud entre sa ligne de cœur et le bout de ses doigts. J'ai envie de jouir. Un *hum-buzz* en vol stationnaire maintient la tension. J'ânonne stupidement, fermant les yeux sur son visage, pour le voir reparaître plus proche la seconde suivante. Je sens son haleine, son parfum musqué si familier, son souffle :

« La dernière fois, tu m'as baisé par frustration... »

Aleksei se repositionne. Je n'ai jamais couché avec lui. Ma queue entre en butée contre ses fesses. Il m'oriente entre ses jambes trempées. Ça m'embrasse. Ça palpite tout contre. Ça me possède. Il *drift* sur mon gland et s'enfonce jusqu'à sentir mes poils pubiens ployer sous son poids. Il gémit par à-coup. Ses mains remontent mon torse, mes clavicules, se serrent autour de ma gorge. Je déglutis. Ma pomme d'Adam se fraie un chemin anaérobie.

« Toi, tu vas le baiser par procuration. »

Aleksei se déhanche sur moi, les yeux révoltés de plaisir. Deux voix manquent à se synchroniser sur ses lèvres extatiques ; celle qui m'éjacule des mots de soumission, et celle qui soliloque des banalités.

« Une fois, j'ai usé de mes compétences avec lui. Il n'en a jamais plus voulu. Il ne m'a jamais dit qui il avait vu à ma place. Moi, je ne sais pas qui j'incarne, je ne peux me voir moi-même, je ne peux que le deviner... »

Je veux couvrir cette voix, n'entendre plus que plaisir et gémissement. Oublier. Mon corps se dégrise, je lui attrape les hanches, creuse mon ventre, et m'enfonce plus profond. Il crie, sert fort autour de ma gorge.

Moi, je crois que je n'ai plus d'air. Que je suis déjà mort. Je me sens léviter, comme la terre autour de moi. Je m'érode, je m'érode : grain de sable, galet, flan de grès, puis, un bout d'alpage, la montagne tout entière, et pourquoi pas la tectonique des plaques, l'éruption spontanée de tous les volcans du monde, l'effondrement d'une planète sur son noyau ! Je m'enfonce chair et os en lui. Ses muqueuses *swing* la base de ma hampe jusqu'au cerveau. Sa prise se tétanise autour de mes voies respiratoires comme sur ses voies intestinales.

Un sépulcre-râle passionnel.

La coulante en bout de ligne. Les étoiles sur ma rétine plafonnent au blanc.

*

Un vrombissement d'aile me réveille.

Je suspends mon regard à la lampe de chevet. Une lampe à lave éteinte, aux bulles mollement alanguies. J'ai la pâteuse, une migraine carabinée et je mets deux minutes à percuter où je suis.

Je me retrouve encore dans le lit d'un autre – encore dans celui de Kobalt où la baise se peint jusqu'au plafond. Personne à mes côtés, mais les couvertures impriment une rémanence dans ses plis. Je respire l'Hugo Boss dans le coussin d'à côté. Par la fenêtre, le soleil de minuit pose son œil blafard sur moi. Soudain, un cri de sorcière sorti de quelques steppes oubliées retentit ! Le courant de la Volga qui coule au pied du bloc F le couvre progressivement. L'incantation lointaine se conclut en un *plouf* ridiculement ténu.

L'effet d'un pet de mouche.

Et moi, les yeux rivés sur la lampe à lave, je me demande comment cette drosophile vrombissante s'y est prise pour s'enfermer dans 240 Volts de verre, 30 Watts de cire et 200 Lumens de glycol.

Musicien et écrivain passionné, **Swann Mayole** compose avec le hors-champ pour des textes aux atmosphères évocatrices et insidieuses. Plié aux nouvelles, il publie dans diverses anthologies depuis 2016 ainsi qu'un roman, *C'est le désert qui nous a avalé*. En 2024, il rejoint l'équipe d'éditeurs du *Lufthunger Club* pour valoriser le format court et les genres de l'imaginaire.

Swann est sur [Instagram](#).

Les Animaux sont là

Tristan Young

Haute-Garonne (31)

Les animaux sont là. Ils sont bien là. Je vous l'ai dit, ils sont bien là. Vous m'entendez ? Non, ils sont devant le portail. Écoutez, je peux pas faire grand-chose là. Le portail ? Vous savez bien que c'est pour nous permettre d'être à l'abri, et vous m'avez assuré qu'il fonctionne très bien mais j'ai peur... Pardon ? C'est pour nous permettre de... soyez pas idiot, s'il vous plaît. Ils sont là je vous dis. Et alors ? C'est bien pour cela que je vous ai engagé, non ? Je suis avec mon fils aîné et vous serez bientôt de retour, comme je vous l'ai dit, ils sont là, et j'ai peur que... Avec qui ? Avec mon fils aîné. Attendez, il était avec moi, la cécité vous a gagné en quelques minutes. Non, mon fils aîné n'est pas avec les animaux, bon sang, je ne vais pas vous apprendre à raisonner tout de même. Nous sommes deux, moi et mon fils aîné, comme tout à l'heure, les animaux sont là, et vous allez revenir pour régler cette affaire. Vous devrez le comprendre que... pardon ? Parlez plus fort, je n'entends absolument rien. Le portail ? Tel qu'il se construit ? J'en sais rien du tout, c'est votre boulot. Ce n'est pas du bois, non, ni de la ferraille. Du laiton ? Qu'est-ce que c'est ? Bon, vous devriez l'entendre, qu'aux hommes tels que moi, la construction d'un portail, je n'y comprends rien, et je ne veux pas le comprendre. C'est clair ? Donc venez, les animaux sont là. Et merde... Ils sont dans la cour, dépêchez vous ! Qu'est-ce que vous dites ? Attendez, attendez. Je vous arrête. Ce ne son pas des poissons rouges qu'il suffit de sortir du fond du bocal. « Ils auront une vie meilleure », vous dites ? Vous me faites rire. Les animaux sont là, je ne tremblerais pas deux fois avant de les abattre s'ils devaient s'approcher... Si je suis armé ? Bien sûr, je suis au milieu de la garrigue géorgienne, je ne vous fais pas un dessin. Je ne vous fais pas un dessin, je vous dis, et je vous le répète, une énième fois. Vous rigolez ? Pas de quoi s'inquiéter ? C'est tout ce que vous savez me dire ? Ça n'a pas d'importance lorsque l'on est... Deux secondes. Kyle, j'ai rappelé l'artisan. Oui, les animaux sont là, dans la cour, ne commence pas toi aussi. Laisse-moi parler, Kyle. Vous êtes toujours là ? Comment ? Quoi ? L'air est quoi ? L'air est sec. Le sol est chaud. Des heures caniculaires, la nuit, aucun répit, juste un peu de fraîcheur. Rien qui parvient à refroidir la toiture de notre maison en tôle, et l'intérieur, en sécurité, comme vous venez de le dire, poussiéreux et transpirant. Je ne vois pas si vous comprenez très bien ce que je vous raconte... vous êtes bien le même artisan que tout

à l'heure ? Hé ho ? Non, les champs sont délaissés. Il n'a pas plu depuis le début de l'été, vous le savez aussi bien que moi, vous avez emprunté la seule route praticable pour venir ici, chez nous. Arrêtez de faire l'imbécile. Me la faites pas à moi, avec votre 4x4, à hauteur de civilisation, il peut rouler la sécheresse qui ronge nos derniers épis de maïs. Les tornades de poussière ? Mais les animaux sont là. Vous m'entendez ? Ah voilà ! Vous avez entendu mon fils aîné ? Non, je ne suis pas fou, vous voyez bien. Même Kyle les voit. Les animaux sont bien là. Plus un souffle de vent ? Très bien, venez alors. Ce sont des animaux nocturnes. Ils ont du flair. Ils vous sentiront venir. Ils ont une truffe qui frémit, des oreilles qui écoutent, contrairement à vous... S'ils détaleraient ? Le gibier s'affole mais ces animaux-là, ceux là, j'en sais rien... Vous en avez des idées ! Ma foi, le feu inquiète les animaux mais je ne vais pas foutre le feu à notre bicoque. Il est juste timbré, Kyle, ne t'en fais pas. Évaluer le danger ? Les animaux sont là. Ce sont des bêtes qui utilisent leur corps pour ramper sur le sol, leur peau, entrer par le portail, recracher par la bouche des langues affamées. Ils mangent les entrailles humaines, leur appétit est sans limite. Leur sang bout, leur poitrine se gonfle, leur cœur déborde, comme les nôtres ; cette force, cette ardeur, cette puissance surnaturelle qu'ils vont employer, c'est pour nous bouffer... Venez vite, par pitié ! Les animaux sont là !

Né le 09 mai 2001 à Bordeaux, **Tristan Young** a étudié la langue, la civilisation et la littérature anglophones à l'Université Bordeaux Montaigne dans le cadre d'une licence spécialisée en traduction. Il se consacre à l'écriture au master Création Littéraire à l'Université Toulouse Jean Jaurès. Il expérimente une écriture rhapsodique, qui travaille au fer l'image poétique.

Il est possible de le lire **par-ici** ainsi que dans la revue universitaire *Feux Follets*, avec la nouvelle *Au Cœur du Bayou*.

Feedback

Camille Argiewicz

Japon

Chère Madame,

Je vous prie de bien vouloir excuser le retard avec lequel je vous fais parvenir cette feuille d'évaluation. Comme le format distribué la semaine dernière à l'issue de la formation ne me semblait pas suffisant, je souhaitais vous transmettre mes impressions sur un feuillet libre additionnel. J'espère que cela ne posera pas de problème au moment de compiler les différents avis ; dans le cas contraire, vous m'en voyez sincèrement navrée.

Je n'avais, pour tout vous dire, pas vraiment envie de consacrer du temps à rédiger un avis circonstancié sur cet atelier intitulé « Mieux collaborer grâce au *feedback* ». Mais ce faisant (ou ce ne faisant pas), ne serais-je pas passée à côté d'une précieuse occasion de mettre en pratique tout le savoir acquis durant cette journée, au prix de multiples efforts déployés le jour même et d'une migraine qui n'a pas cessé depuis ?

Permettez-moi de passer sur les simples énoncés à choix multiples du formulaire (« Cette formation a été utile à mon développement personnel et professionnel : pas du tout / un peu / beaucoup / à la folie » ; « Je recommanderai les techniques apprises à un ami : dès que possible / si l'occasion se présente / probablement pas / jamais de la vie » etc.). Vous l'aurez compris durant ces sept heures intenses que nous avons passées ensemble, je ne sais pas répondre à ce genre de questions, pas plus que je ne sais prendre les armes contre la *zone de confort* ou associer des mots entre eux pour faire émerger de ces augures mon *profil de leader*. Cela dit, je dois reconnaître votre grand savoir-faire de capitaine et meneuse de jeu : j'ai, sans même m'en apercevoir, rédigé tous mes faire-part cartonnés pour l'exercice « adressez par écrit vos compliments sincères à six collègues. »

Arrivons-en je vous prie à la fameuse question conclusive, tout en circonlocutions, au-dessus de son grand rectangle blanc : « Si la formation était un grand magasin et que vous aviez le droit d'emporter un de ses articles gratuitement en sortant, lequel choisiriez-vous ? » Je suppose qu'il s'agissait, par cette formule

imaginée, d'indiquer le principal enseignement de cette journée. Dans cette hypothèse, outre le mal de crâne précité, j'ai emporté un conte.

Dites-moi, quelle anecdote vous a le plus marquée, vous, durant cette formation de mercredi dernier, qui nous demanda d'en produire beaucoup (chaque exercice ne fonctionnant que par son lot d'exemples vécus) ? Pour vous, ces anecdotes doivent sans doute s'accumuler sur vos étagères, à force, mais vous semblez y être sensible encore, c'est tout à votre honneur. Pour moi, je me souviendrai longtemps de ce que raconta ce collègue du centre d'appels. Je ne lui avais jusqu'alors jamais adressé la parole – il travaille au service dédié aux réclamations des assurés, je suis à la gestion des projets informatiques. Voilà quatorze ans qu'il occupe ce poste, quatorze ans que son quotidien consiste à traiter des appels ayant tous en commun d'être motivés par le mécontentement. Pourtant, cet homme semble tout à fait normal, étonnamment serein et très gentil. Lors du tour de table de la mi-journée (« décrivez une situation de travail qui continue de vous inspirer »), il fit le récit suivant.

Un après-midi, juste après déjeuner, il reçut l'appel d'une femme pour une réclamation de faible importance. Il commença, selon la procédure, par lui demander son numéro de client, et, par sécurité, sa date de naissance – c'est ainsi qu'il apprit qu'elle vivait à Chiba, était célibataire et avait trente-quatre ans. Il nota les informations nécessaires au traitement de la réclamation ; tout fut bientôt en ordre, on la recontacterait dès le lendemain.

- Y a-t-il autre chose que je peux faire pour votre service ? demanda Hiroki (nous le nommerons ainsi pour les besoins de l'histoire)

À l'autre bout de la ligne, la femme hésita et mit un certain temps à répondre.

- En fait, oui. Ça ne vous ennue pas si je vous parle un instant ?

Hiroki n'en fut pas surpris outre mesure. C'était son métier, n'est-ce pas, d'écouter les clients.

- Pas du tout, je vous en prie, répondit-il très poliment.

La jeune femme parla. Elle commença par dire ce qu'elle pensait des assurances, puis de la société en général, des volcans actifs et inactifs, du réchauffement climatique, du jour où le soleil, fatalement, s'éteindrait ; des publicités pour les pastilles contre la mauvaise haleine qui se retrouvent souvent à côté de celles pour les

raviolis frits et pour la bière comme s'il s'agissait là d'un cycle aussi naturel que celui de l'eau ou du carbone ; des promenades en voiture à la campagne, de petits jardins sans lumière où l'ombre est toujours humide et bleue, des carrés d'herbes déphasés qui continuent de pousser la nuit sous les réverbères.

Hiroki écoutait attentivement, ponctuant le discours de la cliente par des marques d'intérêt aux moments idoines. Parfois, il disait aussi : « Je comprends », « C'est vrai, ce n'est pas évident », ou « Vraiment ? Ça alors ! ». Pour rester concentré, il notait souvent quelques mots sur un bloc de papier. Ses collègues du centre d'appel (ils étaient cinq en tout), voyant que la conversation s'éternisait, lui lançaient de temps à autre des regards curieux, puis amusés, puis légèrement inquiets. Mais la femme continuait de parler, parfois d'une voix calme, parfois s'animant un peu. Elle parla de films, d'expositions, de concerts (« Il y a tellement de choses à faire qu'on finit par ne rien faire du tout. – Ah, c'est vrai, vous avez raison. »), des livres qui affluaient chez son libraire – en ce moment, comme elle était souvent chez elle, elle dévorait des romans policiers islandais.

C'est à ce moment-là qu'un des collègues de Hiroki posa discrètement un verre d'eau près de lui. En général, Hiroki buvait au moins un verre après chaque appel. Il avait terriblement soif, mais attendit que la cliente se lançât dans une tirade qui n'appelait pas de réponse de sa part pour boire le plus discrètement possible, afin qu'elle n'entendît rien à l'autre bout du fil. Elle parlait, parlait et parlait toujours, d'un débit tantôt posé, tantôt allègre, comme une ondée en bord de mer se renforce ou s'apaise au gré du vent qui y ajoute ou en retire les embruns. « Elle doit avoir un grand besoin de parler », pensait de temps en temps Hiroki, avant de se remettre à écouter.

Le jour baissa, la nuit tomba. Les uns après les autres, ses collègues du centre d'appel s'en allèrent ; le dernier remplit le verre d'eau pour la quatrième fois et en disposa un autre, au cas où. Hiroki se retrouva seul dans le bureau ; la femme parlait toujours. Derrière la vitre du centre d'appels – isolé ainsi du reste de l'*open space* – les rampes de néons s'éteignaient les unes après les autres. Il se retrouva bientôt dans la pénombre, avec pour seule lumière sa petite lampe de bureau et ce ruisseau de voix qui lui coulait dans l'oreille. Il ne pensait à rien qu'au clapotis de l'eau.

Soudain, la jeune femme lui demanda :

- Que pensez-vous de tout ça ?
- Je pense que parfois, il est bon de dire ce qu'on a sur le cœur.

- C’est vrai.

Elle se tut ; il y eut un déclic, comme si elle allumait une cigarette.

- Pour ma réclamation, ça n’est pas très urgent. Faites comme vous pouvez.
- Elle sera traitée rapidement, ça n’est pas très compliqué.
- Merci. Ça m’a fait un bien fou. Dites, ça devrait aller maintenant, vous ne trouvez pas ? ça fait un bout de temps qu’on discute.
- Ah...
- Merci encore, vraiment. Eh bien, au revoir.
- Au revoir, madame.

Quand Hiroki raccrocha, le silence, comme des flots sous pression enfin libérés de leur digue, emplit soudain tout l’espace de son cerveau, au point de lui faire vibrer les os du crâne. Il avait retiré son casque et le contempla un moment entre ses doigts. Combien de temps cet appel avait-il duré ? Trois, quatre heures ? Il sortit son ordinateur de veille, retourna dans le logiciel client pour y valider la fiche de contact. C’est alors qu’il se rendit compte qu’il était déjà vingt et une heures passées. Sa conversation avait duré plus de sept heures.

*

Rien que pour cette histoire, éclore comme une grâce, cette formation valait la peine d’être suivie. Voilà mon *feedback*. Faites-en bon usage, ou ce qu’il vous plaira.

Avec mes sincères salutations,

Gîte : Tôkyô (plaine de Musashi) depuis onze ans
Vivre(s) : Métier a-littéraire, continuelle source d’inspiration
Ermitage : Lectures éteintes, écritures sous contraintes (les récits, comme les chimères, sont parfois en prose, et parfois en vers)
Autoportrait tout aussi exhaustif sur [ce lien](#).

Rapport d'assurance

Franck Dorso

Morbihan (56)

Contexte de l'expertise

L'incendie des trois immeubles de l'arrondissement Hoche pour lequel notre compagnie reçoit une déclaration de sinistre survient à l'issue d'un cycle d'événements de plusieurs semaines.

La commission trouvera un exposé synthétique des étapes essentielles dans le rapport DPG-370 1445 ci-dessous, ainsi qu'en annexe les détails accompagnés des pièces afférentes.

La situation s'inscrit dans trois registres juridiques : les décrets RE européens sur la légalité des logements inscrits à la norme environnementale évolutive (NEE) ; les ordonnances RE françaises sur la partition des logements légaux et non-légaux et sur l'Acte de Citoyenneté ; le Nouveau Code Européen de la Banque et de l'Assurance et la Loi Française sur la Liberté d'Assurer (actualisations du 23 février 2028).

Description du sinistre

La totalité des immeubles NEE 17 et NEP 16 ainsi que les parties de l'immeuble non-classé NL 15 situées entre le troisième étage et la toiture ont été détruits dans l'incendie du 3 mai 2030. Les dégâts structurels touchent la parcelle PLSCOT 35-71 et les réseaux d'équipement des deux rues attenantes inscrites au plan.

Principaux éléments de l'expertise du 5 mai

Le premier incident paraît corrélé à l'arrivée précoce du printemps au début du mois de mars de l'année courante. Le changement météorologique pourrait être à l'origine du réveil des ruches installées fin novembre sur plusieurs toits d'immeubles du centre de l'arrondissement Hoche.

À cette date, neuf de ces ruches sont installées sur le toit de l'immeuble NEE 17 concerné par le sinistre. Le Collectif de l'Abeille

Libre (CAL) n'a pas encore mis en place les plantations-cibles ni la lavanderie expérimentale cofinancée par la société Savoy-Meyer.

À leur réveil les abeilles se déploient dans un périmètre proche et provoquent une centaine de piqûres, causant une trentaine d'hospitalisations et trois décès (une personne âgée et deux enfants).

L'espèce installée est un croisement de l'abeille Katlak de l'océan Indien et de la Reine Jaune du Morvan AAP. Cette espèce est casanière en présence d'une végétation-cible, mais se révèle agressive dans la phase de recherche, évoluant en nuées et par essaims invasifs.

Sur les trois décès une seule plainte est déposée. Les trois cas relèvent de foyers occupant des logements non-légaux. La plainte est enregistrée au Tribunal Libre du quatrième secteur mais les plaignants sont non-votants (résidence principale non homologuée à la NEE) et leur démarche est rejetée lors de l'examen hebdomadaire.

Début avril l'activation des filtres urbains troposphériques conduit à un surcroît d'activité des ruches (lié à la réduction des perturbations solaires et du débit d'ozone qui prolongent en temps normal la veille hivernale). Le Collectif de l'Abeille Libre obtient du Conseil Citadin de la Colline Patrimoniale l'autorisation de replanter la lavanderie, mais des désaccords sur la localisation amènent un nouvel ajournement. Le pôle multimodal de Maison-Blanche est jugé trop éloigné. La fondation de l'Écomusée Saint Martin a quant à elle quitté le comité de pilotage en mars, et ne souhaite pas cofinancer la nouvelle installation.

Le mercredi 25 avril la température atteint les trente-deux degrés et les abeilles affamées effectuent un nouveau raid sur le secteur. Plus de trois cents personnes sont piquées et, sur les cinq décès, trois personnes sont des droits-votants de logements NEE.

Une centaine de plaintes individuelles et six plaintes collectives (loi 2029) sont déposées. Un groupe décide de ne pas attendre la date de l'examen hebdomadaire qui doit avoir lieu cinq jours plus tard, et crée un collectif non déclaré, le Cantonnement de l'Abeille Breillienne. Par affichage et lors de deux réunions publiques spontanées, le CAB présente son objectif de lutte contre les équipements intra-urbains dangereux. Ce groupe est soupçonné d'être à l'origine des événements des 2 et 3 mai suivants.

Dans la nuit du 27 au 28 avril les ruches sont déplacées. Les habitants s'en rendent compte le lundi suivant, 30 avril, lorsque six enfants de l'École Expérimentale de la rue d'Antrain sont hospitalisés

d'urgence pour des piqûres d'abeilles. Une inspection des lieux révèle que les ruches ont été placées pendant le week-end sur le toit de l'école.

Les groupes opposés, pro et anti-ruches, habitent dans les mêmes immeubles, et les trois écoles du quartier sont distantes de cinquante mètres. Les enregistrements des drones Permawatch montrent une bataille rangée de poussettes domotiques à la sortie d'école du lundi soir. L'altercation bloque la circulation des cabs magnétiques sur la chaussée pendant une demi-heure. Nous transcrivons en annexe l'enregistrement d'échanges ayant eu lieu pendant ces affrontements et acquis auprès des opérateurs téléphoniques (via Overvoice). Ces extraits livrent des informations utiles à l'identification des responsabilités et conséquemment à la réorientation de la demande d'indemnisation.

En fin de journée, la séance hebdomadaire du Tribunal Libre du quatrième secteur rejette l'enregistrement des plaintes pour piqûres d'abeille au nom de la Loi européenne sur la biodiversité de 2025, en accord avec la convention internationale sur la protection des espèces vivantes. Les plaintes sont transmises au Tribunal Commun pour un examen sous six mois de la recevabilité de leur enregistrement au régime ordinaire.

Fort de ce premier succès le Collectif de l'Abeille Libre obtient du Conseil d'Arrondissement un pré-accord financier pour l'intervention de la Société des Pompiers de l'Ouest, qui descendent les ruches du toit de l'école et les réinstallent sur le toit de l'immeuble NEE 17, le mardi 1er mai. Le CAL obtient un second pré-accord pour un contrat de surveillance et missionne la société Flash Guardian.

Les journées qui suivent sont à nouveau marquées par des échauffourées et pugilats. Les tensions sont avivées par les articles diffusés dans la sphère et sur les supports e-flex. Dès le vendredi les oppositions sont figées, et les deux camps font appel aux forces économiques et politiques.

Le groupe Savoy-Meyer sort un numéro spécial de Nature en Ville consacré aux projets de ruches, et adresse une promesse de don au collectif écologique. Dans l'autre camp l'holorevue Terre Rouge rappelle dans son numéro du 1er mai le mode de désignation des membres du Tribunal Libre et du Conseil d'Arrondissement, précisant que 80% des membres des deux institutions sont nommés et membres du parti gouvernemental. Le lendemain, mercredi 2 mai, la Gazette des Irradiés révèle que la présidence de la République serait intervenue dans une médiation informelle auprès du Tribunal Libre

régional. Le journal est saisi dans l'après-midi et une plainte contre les collectifs informels de l'aire métropolitaine est déposée à la Commission Législative de l'Europe, avec pré-mandat immédiat.

À la suite de ces dispositions la police contractuelle de secteur intervient dans l'immeuble NEE 17 le matin du jeudi 3 mai, à 4h45, pour interpellier les résidents opposés aux ruches, mais ceux-ci ne sont plus chez eux. Les recherches se poursuivent toute la matinée. À midi la commission Liberté des Mondes Numériques autorise la localisation des e-flex et des chipsets personnels, mais une seule des personnes recherchées est localisée.

Le jeudi 3 mai à 22 heures les vigiles postés sur le toit de l'immeuble NEE 17 ouvrent le feu sur un intrus aperçu près de la grille qui protège les ruches. La personne parvient à s'enfuir et une poursuite s'engage sur les toits des immeubles voisins, jusqu'à la rue de la Cochardière, en lisière de la Colline Patrimoniale. Quand les vigiles perdent de vue le fuyard, un incendie se déclare sur le toit laissé sans surveillance du NEE 17. Il faut une dizaine de minutes aux gardes pour retourner à l'immeuble. À leur arrivée le feu a embrasé toutes les ruches et ils ne peuvent plus atteindre les extincteurs situés dans l'escalier d'accès, de l'autre côté du toit-dalle. Après un contact avec leur management, immédiatement suivi d'une nouvelle tentative pour éteindre seuls le sinistre, ils sont contraints d'appeler la Société des Pompiers.

L'incendie se propage aux étages du NEE 17 et aux deux immeubles mitoyens. Les pompiers sont retardés par une panne sur la barrière de péage urbain de Chantepie. À leur arrivée les immeubles NEE 17 et NEP 16 sont en flammes, ainsi que le toit du NL 15. Ils interviennent sur les deux premiers, conformément à la convention d'intervention signée avec le Conseil Métropolitain. Mais le feu du toit NL 15 commence à s'étendre aux étages de l'immeuble.

Un groupe de résidents qui assure l'évacuation et les premiers secours auprès des victimes du NL 15 descend prendre le contrôle des équipements des pompiers et tente d'intervenir sur l'immeuble non conventionné. Après un instant de flottement la progression du feu est contenue au niveau des étages supérieurs. Lorsque le détachement régional de la Compagnie Régaliennne de Sécurité arrive sur les lieux et procède à l'arrestation des insurgés, l'ensemble du sinistre est maîtrisé. L'incendie fait quatorze victimes et cent-douze blessés.

Le vendredi 4 mai la première demande d'indemnisation des droits-votants du NEE 17 parvient à notre compagnie.

Synthèse du rapport

La pose de ruches sur le toit de l'immeuble NEE 17 n'est mentionnée dans aucun des contrats. La compagnie est fondée à exprimer un rejet global de la demande d'indemnisation.

La division immobilière de la compagnie est propriétaire de 457 parts de l'immeuble NEE 17 et de la totalité de l'immeuble voisin NEP 16. Elle peut engager une demande d'indemnisation dans le cadre du dispositif de rétro-assurance (contrat CIEL numéro RGG-2001 878 auprès de Sarclet Environnement).

Le Code Européen de la Banque et de l'Assurance et la Loi sur la Liberté d'Assurer autorisent la division immobilière de la compagnie à mandater l'expertise auprès de nos associés de la British Linoleum ou de toute autre filiale du groupe Ainsy.RE non titulaire des acquis ex-ante du rétro-contrat.

L'immeuble NL 15 n'est concerné par aucune convention d'assurance.

Anthropologue et sociologue, **Franck Dorso** travaille sur la ville informelle en France et en Albanie. Il mène en parallèle une activité graphique et littéraire qui l'a amené à organiser des installations en Turquie, en France et en quelques lieux plus ou moins autorisés. Il a publié des textes et des nouvelles de fictions dans des revues, et deux romans, *Avant Rotterdam* aux Editions do en 2022, et *Jerzual* chez Stéphane Batigne Editeur en 2024. Retrouvez-le sur [Facebook](#).

Ils répondent à la lettre du #2.
Répondez à l'un, ou l'autre,
répondez aux deux, reprenez un
détail, un lieu, reprenez tout le
courrier, mais surtout, n'oubliez
pas de nous l'envoyer...

une lettre

Seconde vague

Antonéus Blurp

Loiret (45)

À cette dame sur la berge, dorée des derniers rayons d'un soleil morne, et qui semble venir vers moi. Une dame ? Oui peut-être, ou un jeune homme à la chevelure flottante et vêtu d'un chiton qui fasèye doucement sur leurs corps devinés lorsqu'ols avancent. Une méduse grise peut-être. Ondoyante et sans visage. Et qui sûrement vient à moi. Quel pressentiment étrange. À çols-là j'écris dans les marges d'un vieux livre au papier jauni et à la couverture de carton cornée. Tout ce qui me reste du temps passé. La brume envahi l'espace qui nous sépare encore, cachant mer molle, digue usée et même mes propres pieds. Ah ! Ah ! Propres ! Ah Ah. Pardon. Je suis désolé, je... Je suis sûr qu'ols ont souri, toustes les deux. Si si. Elle avec cette indulgence fatiguée au coin des lèvres. Lui dans un soupir agacé. J'écris pour ols avec mon dernier petit, tout petit bout de mine. Ce qu'il me reste. Depuis bien longtemps. Je n'ai plus rien à dire, n'est-ce pas. Mais se perpétue l'imperturbable habitude d'écrire. Peut-être alors ols liront. Ou la méduse grise lira. Ou la brume. La brume peut-être me murmure quelque chose. Sa voix est grise et sale. Pourtant il me semble bien l'entendre.

Ce texte est un écho, une réplique, peut-être une tentation de tentative de prolongation d'une lettre parue dans Restes #2. Ou peut-être une suite à l'appel du « narrateur » dont une lettre est la première vague.

Correspondance

Bernard Barbarroux

Marseille (13) l'hiver, Etats-Unis l'été

Très chère Margaret.

Vous souvenez-vous de ce jour pluvieux de décembre, de cette route sinueuse, verglacée et nappée de brume froide aux confins du Colorado, où, alors que vous rentriez d'un week-end à Aspen, indolente et langoureuse, la Studebaker a fait une embardée. Harvey et vous, avez fini sur le bas-côté. Il a fallu que le shérif de Woody Creek vienne faire dégager le coupé. Vous êtes rentrée assise, serrée et fâchée dans la dépanneuse à côté d'un mécanicien qui sentait la sueur et le mauvais alcool et qui vous jetait des coups d'œil glauques en chantant avec Vernon Dalhart sur son vieux poste radio *The Prisoner's Song*. Arrivé au garage, Harvey n'a rien dit, vous avez filé par le train de midi vers Chicago. À la gare, le chauffeur de votre père vous attendait, vous avez alors rejoint la grande bâtisse de Streeterville, et vous n'avez jamais revu Harvey. L'été suivant, nous nous sommes retrouvées dans les Hamptons à Sag Harbor. J'étais encore une jeune mariée. Mon père donnait une soirée comme tous les ans pour le quatre juillet. Dans le parc de la résidence, un orchestre jouait du Benny Goodman, le feu d'artifice embrasait le ciel. Vous étiez dans le jardin floral près du grand massif de thuyas avec cet élégant garçon habillé tout de blanc. Vous vous rapprochiez de nous. Ma mère vous a reconnue la première. Elle m'a dit : regarde qui est là. Je me suis retournée, je crois que mon premier mot fut votre prénom, Margaret. Vous m'avez souri. Vous nous avez rejoints et vous avez pris mes mains dans les vôtres. La fine dentelle de vos gants effleurait mes poignets dénudés. Nous nous sommes embrassées. Vous ne cessiez de répéter, Janet, mais quelle surprise, je vous croyais à Rome. Nous fûmes si proches toutes les deux durant les trois années que nous avons passées à l'université. Après mon diplôme, j'ai dû partir en Europe. Une épouse ne doit-elle pas suivre son mari. Le lendemain, nous sommes allées promener sur la grève près du grand phare. Vous m'avez raconté Harvey et cette dernière journée ensemble dans la Studebaker. Mon Dieu, qu'est-ce que nous avons ri. Puis une pluie fine s'est mise à tomber. Nous avons couru rejoindre mes parents. Dans le grand salon, les aïredales ont jappé en me voyant. La petite chienne est venue près de vous, mettant son museau contre vos jambes. Mon père l'a appelée. Vous lui avez dit non, ce n'est rien en la caressant. Jay était resté à Rome. Nous ne

nous sommes plus quittées durant ce mois d'août. Quel bel été ce fut. Votre élégant ami nous a fait naviguer près de Cap Code. Le bateau lofait au vent, l'air frais du large cinglait nos joues. Sur les vastes plages de sable blanc, nous avons marché des heures nous racontant nos vies qui commençaient. Nous étions souvent chez les Kennedy, chez les Dufour, dans ces grandes maisons qui bordent l'océan. Les fêtes succédaient aux soirées, mais brusquement la fin du mois d'août est arrivée, nous surprenant sur la grève, comme ces orages imprévisibles, annonciateurs de la fin de l'été. J'ai rejoint l'Italie et vous Chicago. Depuis Rome crie et klaxonne. Jay est continuellement en voyage. Le grand hôtel particulier est sinistre. La piazza Navona est envahie de touristes. Mes parents ne viendront que pour le prochain Noël. Nous irons sans doute skier à Bormio ou à Cortina d'Ampezzo pour le Nouvel An. La guerre s'est installée dans le nord de la France. Je m'ennuie de cette parenthèse intemporelle que nous avons vécue cet été-là. Donnez-moi de vos nouvelles.

Votre dévouée Janet.

Un gentil garçon disait sa mère, faut qu'il ait un bon boulot disait son père. Lui ambitionnait le monde, les grands espaces américains de Fenimore Cooper, les ténèbres des fleuves africains de Conrad, la mer rouge de Monfreid. **Bernard Barbaroux** nous propose ici des nouvelles tirées de son imaginaire et parfois de son itinéraire, juste un aimable moment passé en sa compagnie.

Dire l'extramuros

Vous prendrez bien une nouvelle rubrique ?

Ici, nous attendons des textes en mesure de nous faire sentir le pouls de l'extramuros en tant que territoire. Les écrits qui figurent dans notre revue s'insèrent déjà dans cette démarche, pourriez-vous dire, et vous auriez raison ! L'extramuros y est un lieu. Dans *Dire l'extramuros*, nous voulons qu'il soit le personnage principal, que vous nous parliez d'une brise, de la couleur de la terre, d'une ruine, d'un patois. En prose, mais pourquoi pas, aussi, en vers. Chiche ?

Rappelons sans transition que l'appel à textes est ouvert pour le prochain Hors-Série. 3 500 à 50 000 caractères, espaces comprises, à nous faire parvenir par mail, à l'adresse trouvable sur notre [site internet](#).

Le calendrier idéal des prochaines publications est le suivant :

Avril 2025 : **Hors-Série #1** – Thème : Le visage

Juin 2025 : **Restes #4**

Septembre 2025 : **Restes #5**

Au plaisir !

Suivez l'actualité de la revue sur <https://revuerestes.wordpress.com/>

Chaque matin, s'éveiller en un point différent du vaste désert. Sortir de sa tente et se trouver dans la splendeur du matin vierge ; détendre ses bras, s'étirer demi-nu dans l'air froid et pur ; sur le sable, enrouler son turban et se draper de ses voiles de laine blanche ; se griser de lumière et d'espace ; connaître, au réveil, l'insouciante ivresse de seulement respirer, de seulement vivre... Et puis partir, très haut monté sur le dromadaire éternellement marcheur, qui va l'amble égal jusqu'au soir. Cheminer en rêvant, cheminer, cheminer toujours, ayant devant soi la tête poilue ornée de coquillages et le long cou de la bête, qui fend l'air avec des oscillations de proue de navire. Voir les solitudes passer après les solitudes ; tendre l'oreille au silence, et ne rien entendre, ni un chant d'oiseau, ni un bourdonnement de mouche, parce qu'il n'y a rien de vivant nulle part... Après l'aube froide, tout de suite le soleil monte et brûle. Les quatre heures de route du matin, marchant vers le Levant, avec la lumière en face, sont les plus éblouissantes du jour. Ensuite, en un lieu quelconque choisi par notre fantaisie, sous une tente légère et vite dressée, c'est la halte de midi, pendant laquelle la caravane plus nombreuse, plus lente, de nos Bédouins et de nos chameaux porteurs nous rejoint, passe avec des cris de fête sauvage, et disparaît dans l'inconnu d'en avant. Puis, après les quatre heures encore d'étape du soir, c'est enfin la bonne arrivée dans le lieu toujours imprévu du repos de nuit, c'est la joie simplement physique de retrouver sa tente, devant laquelle le dromadaire docile vous dépose en s'agenouillant. Ce matin, nous commençons la journée dans des vallées chaudes, entre d'étouffantes montagnes. Le soleil est morne, morne ; c'est comme un grand éblouissement triste qui tomberait du ciel. Sur le sable qui miroite, les yeux fatigués suivent les ombres des chameaux cheminants, et comme toujours, quand on les relève vers les montagnes lointaines, elles semblent noires par contraste avec l'éclat de ces sables proches. Vers l'après-midi, nous sommes très haut, dans ces solitudes intérieures de la presqu'île Sinaïtique ; alors, des espaces nouveaux se découvrent de tous côtés, et l'impression de désert devient plus angoissante, à cause de cette affirmation visible de son immensité. Et c'est une magnificence presque effroyable... Dans les lointains si limpides, qu'on les dirait beaucoup plus profonds que les habituels lointains terrestres, des chaînes de montagnes s'enlacent et se superposent, avec des formes régulières, qui, depuis le commencement du monde, sont vierges de tout arrangement humain, avec des contours secs et durs qu'aucune végétation n'a jamais atténués. Elles sont, aux premiers plans, d'un brun presque rouge ; puis, dans leur fuite vers l'horizon, elles passent par d'admirables violets, qui bleussent de plus en plus jusqu'à l'indigo pur des lointains extrêmes. Et tout cela est vide, silencieux et mort. C'est la splendeur des régions invariables, d'où sont absents ces leurres éphémères, les forêts, les verdure ou les herbages ; c'est la splendeur de la matière presque éternelle, affranchie de tout l'instable de la vie ; la splendeur géologique d'avant les créations... Le soir, d'une hauteur plus éloignée, nous découvrons une plaine sans bornes visibles, toute de sable et de pierre, tachetée de chétifs genêts roux. Elle est inondée de lumière, brûlée de rayons, et notre camp déjà dressé là-bas, nos infiniment petites tentes blanches, figurent des habitations de pigmées au milieu de ce resplendissant désert. Oh ! le coucher de soleil, cette fois-là ! Jamais nous n'avions vu tant d'or répandu pour nous seuls autour de notre camp solitaire. Nos chameaux, qui font leur promenade errante du soir, étrangement agrandis comme toujours devant l'horizon vide, ont de l'or sur leurs têtes, sur leurs pattes, sur leurs longs cous ; ils sont tout lisérés d'or. Et la plaine est d'or entièrement, les genêts sont des broussailles d'or... Puis vient la nuit, la limpide nuit avec son silence... Et c'est à ce moment une impression d'effroi presque religieux que de